Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/robertleressusc03mol

ROBERT LE RESSUSCITÉ

NOUVEAUTÉS EN LECTURE

DANS TOUS LES CABINETS LITTÉRAIRES

Les Amours d'Espérance, par Auguste Maquet, collaborateur d'Alexandre Dumas. 5 vol. in-8.

La Tombe-Issoire, par Élie Berthet. 4 vol. in-8.

Le Comte de Sallenauve, par H. de Balzac. 5 vol. in-8.

Les Amours de Vénus, par Xavier de Montépin. 4 vol. in-8.

La Dernière Favorite, par madame la comtesse Dash. 3 v. in-8.

Robert le Ressuscité, par Molé-Gentilhomme. 4 vol. in-8.

Les Tonnes d'Or, par le vicomte Ponson du Terrail, auteur de la *Tour des Gerfauts*, les *Coulisses du monde*, etc., etc. 3 vol. in-8.

Les Libertins, par Eugène de Mirecourt, auteur des *Confessions de Marion Delorme*, etc., etc. 2 vol. in-8.

La Famille Beauvisage, par H. de Balzac. 4 vol. in-8.

Un Roué du Directoire, par Eugène de Mirecourt. 2 vol. in-8.

Le Député d'Arcis, par H. de Balzac. 4 vol. in-8.

Mercédès, par Madame la comtesse Dash. 3 vol. in-8.

Blanche de Savenières, par Molé-Gentilhomme. 4 vol. in-8.

La Fille de l'Aveugle, par Emmanuel Gonzalès. 3 vol. in-8.

Le Château de La Renardière, par Marie Aycard. 4 vol. in-8.

Les Catacombes de Paris, par Élie Berthet. 4 vol. in-8.

La Tour des Gerfauts, par le vic. Ponson du Terrail. 5 v. in-8.

La Belle Gabrielle, par Auguste Maquet, 5 vol. in-8.

La dernière Fleur d'une Couronne, par madame la comtesse Dash. 3 vol. in-8.

L'Initié, par H. de Balzac. 2 vol. in-8.

Laurence de Montmeylian, par Molé-Gentilhomme. 5 vol. in-8.

Le Garde-chasse, par Élie Berthet. 3 vol. in-8.

Le Beau Laurent, par P. Duplessis, aut. des *Boucaniers*. 4 v. in-8.

La chute de Satan, par Auguste Maquet. 6 vol. in-8.

Rigobert le Rapin, par Charles Deslys, auteur de *Mademoiselle Bouillabaisse*, la *Mère Rainette*, etc., etc. 4 vol. in-8.

Madame de la Chanterie, par H. de Balzac. 1 vol. in-8.

Le Guetteur de Cordouan, par Paul Foucher. 3 vol. in-8.

La Chasse aux Cosaques, par Gabriel Ferry, auteur du *Coureur des Bois*. 5 vol. in-8.

Le Comte de Lavernie, par Auguste Maquet. 4 vol. in-8.

Montbars l'Exterminateur, par Paul Duplessis. 5 vol. in-8.

Un Homme de génie, par madame la comtesse Dash. 3 vol. in-8.

Le Garçon de Banque, par Élie Berthet. 2 vol. in-8.

Les Lorettes vengées, par Henry le Kock. 3 vol. in-8.

Roquevert l'Arquebusier, par Molé-Gentilhomme. 4 vol. in-8.

Mademoiselle Bouillabaisse, par Ch. Deslys. 3 vol. in-8.

Le Chasseur d'Hommes, par Emmanuel Gonzalès. 2 vol. in-8.

Imprimerie de Gustave Gratiot, 30, rue Mazarine.

ROBERT

LE

RESSUSCITÉ

PAR

MOLÉ-GENTILHOMME

ET

CONSTANT GUÉROULT

auteurs de

Blanche de Savenières, Roquevert l'Arquebusier, Laurence de Montmeylian, etc., etc.

III

Avis. — Vu les traités internationaux relatifs à la propriété littéraire, on ne peut réimprimer ni traduire cet ouvrage à l'étranger, sans l'autorisation de l'auteur et de l'éditeur du roman.

PARIS

L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE SAINT-JACQUES, 38.

CHAPITRE QUATRIÈME

IV

Le rendez-vous.

Le château de Navarre, dont il ne reste plus aucun vestige, s'élevait sur une petite colline à peu de distance d'Évreux. C'était une maison de plaisance bâtie par Jeanne de France, fille de Louis-le-Hutin,

lors de son mariage avec le comte Philippe d'Évreux, petit-fils de Philippe-le-Hardi et père de Charles de Navarre, un des principaux personnages de cette histoire. C'est là que ce prince tenait habituellement sa cour. C'est de là qu'il était parti deux ans auparavant pour se rendre à Rouen près du jeune duc de Normandie, voyage qui avait eu pour lui une issue tragique, puisque le roi Jean était venu, à l'improviste, l'y faire arrêter comme coupable de haute trahison, et l'avait tenu, depuis ce temps, étroitement renfermé dans diverses prisons du royaume.

Thorak s'était fidèlement acquitté de

l'ordre qui lui avait été donné. Il avait écrit immédiatement aux seigneurs dont les possessions avoisinaient la ville ou qui habitaient Évreux même. Ses lettres avaient été portées par maître Yvain, au grand galop de son cheval, et comme Thorak s'était borné à dire qu'il s'agissait d'une communication grave à leur faire, la curiosité s'était emparée des esprits, et pas un des châtelains convoqués n'avait manqué au rendez-vous.

Le lecteur ne sera pas surpris de rencontrer parmi eux des hommes qu'il a vu précédemment engagés dans des entre-

prises peu dignes de la gentilhommerie française; mais il ne faut pas oublier que les incursions de l'Anglais, les abus de la féodalité, et principalement l'état de dénûment et de faiblesse où se trouvait alors la royauté, avait produit cet état de choses exceptionnel, et que ce goût du pillage, particulier aux Compagnies, avait gagné bon nombre de seigneurs, dominés par une manie de guerroyer qui semblait leur faire oublier jusqu'aux simples notions du bien et du mal.

Maître Yvain introduisit environ douze à quinze seigneurs, parmi lesquels on re-

marquait le sire de Guyaumont, le baron de Saint-Géran, les sires d'Auberticourt et de Mauléon.

Rassemblés tous dans une grande pièce d'où l'on apercevait l'entrée du château, ces hommes attendirent d'abord avec assez de patience et sans échanger entre eux une seule parole. Cette réserve s'explique par la difficulté des temps et l'incertitude où ils étaient sur le motif de leur convocation. Au bout d'une heure cependant, l'ennui les gagna et les langues se délièrent.

— Messire d'Auberticourt, demanda le

baron de Saint-Géran, savez-vous pourquoi le sire de Thorak nous a conviés à nous rendre ici?

— Je l'ignore comme vous, dit Eustache.

— Nous y avons mis toute la bonne volonté possible, ajouta le sire de Guyaumont, car je défie qu'on soit plus exact; et, s'il faut vous dire toute ma pensée, je trouve messire de Thorak de la dernière impertinence d'avoir osé nous déranger, sous prétexte d'une communication im-

portante, et de n'être point là pour nous la faire.

— Impossible, en effet, dit Girard de Mauléon, de nous traiter avec moins de cérémonie. Si nous partions, messieurs?

— Puisque nous avons tant fait que d'attendre jusqu'à présent, attendons jusqu'à la fin, répliqua Saint-Géran. Aussi bien, messires, continua-t-il d'un ton plus grave, les circonstances sont difficiles; l'absence du roi Jean, prisonnier des Anglais, peut amener en ce pays des complications aussi terribles qu'imprévues, et je

ne doute pas que la communication promise par le sire de Thorak n'ait rapport à quelque événement de cette nature.

— Que je meure, reprit Girard en se frappant le front, si je ne mets le doigt sur la vérité. Je parierais, messires, que j'ai trouvé le mot de l'énigme.

— Et quel est-il?

— Le plus simple du monde, et l'hésitation du sire de Thorak à se présenter au

milieu de nous suffirait seule à le dévoiler. C'est tout simplement une petite contribution qu'on veut lever sur nous pour parvenir enfin à faire sortir de prison notre seigneur suzerain, le roi Charles de Navarre.

L'idée d'une contribution ne parut pas sourire à l'assistance, et il s'ensuivit un léger murmure.

— Le sire de Mauléon pourrait bien avoir raison, dit Guyaumont après un silence, et je soupçonne comme lui quelque pro-

position à peu près semblable; mais, s'il en était ainsi, savez-vous ce que je répondrais à ceux qui nous adresseraient une telle demande?

— Nous serions curieux de l'apprendre.

— Eh bien, je vais vous le dire.

L'assemblée se serra pour écouter plus attentivement le sire de Guyaumont.

— Je leur dirais, reprit celui-ci, qu'au

temps actuel, on a bien assez de se sauver soi-même sans songer à sauver les autres. De quoi s'agit-il après tout? Voilà deux ans bientôt que le roi Jean, voulant en finir avec son gendre, Charles de Navarre, vint le surprendre à Rouen, où il était à dîner avec le jeune dauphin de France, qui habitait alors son duché de Normandie. J'étais là, messires, et puis vous parler savamment de tout ce qui s'y passa. Le roi Jean entra brusquement avec le maréchal d'Audeneham et ses gens d'armes dans la salle du festin, et saisissant lui-même le roi de Navarre par la queue de son chaperon, il lui dit en le secouant avec vigueur : « Traître! tu n'es pas digne de

t'asseoir à la table de mon fils! Par l'âme de mon père, que jamais ne boive ni ne mange tant que tu vivras! » Ce furent là ses propres paroles, ou il ne s'en faut de guère. Il ne le fit point occire cependant, quoiqu'on assure qu'il eût contre lui force griefs d'intrigues et de trahisons tramées, soit avec le duc de Bretagne, soit avec le roi d'Angleterre, et il se borna à ordonner l'arrestation du comte d'Harcourt, du sire de Graville et de plusieurs autres amis du Navarrais, lesquels se virent conduits dans deux charrettes au Champ-du-Pardon, où ils furent décollés, en sa présence même, par le Roi-des-Ribauds. Le roi Jean eut-il tort de faire grâce de la vie à Charles de

Navarre? c'est mon avis. Mon avis est aussi que Charles de Navarre eut très grand tort de se laisser prendre par le roi Jean. S'il n'eût pas été tout effaré de l'entrée inattendue de son ennemi, et s'il se fût défendu jusqu'à la dernière goutte de son sang, au lieu de perdre son temps à se plaindre et à protester de son innocence, comme font tous les coupables, on ne l'eût pas promené de prison en prison, et le dauphin, qui en cela agit fort sagement, ne l'aurait pas relégué dans le fin fond du vieux château d'Arleux, où il laissera ses os, à moins d'un miracle sur lequel je l'engage à ne pas trop compter.

— Que prétendez-vous conclure de cela ? demanda Girard.

— Ce que j'en conclus, c'est que nous ne devons prendre les armes ni pour Charles de Navarre, prince ambitieux, insinuant et perfide, qui vendrait la France, son âme et nous avec pour une seconde couronne ; ni pour le dauphin, un enfant sans expérience, sans vigueur, chargé de tout le poids des fautes de son père, et que l'épuisement du trésor royal livrera bientôt à la discrétion de ses plus implacables ennemis.

— Alors, je ne vois pas trop, dit Saint-Géran, à qui le sire de Guyaumont offrira ses services?

— A moi-même, si vous le voulez bien, mes maîtres, et je vous conseille d'en faire autant. Est-ce que le Routier de Normandie, cet homme de fer que quelques jours ont suffi à révéler au monde, ce châtelain qui a quitté ses fiefs et ses domaines pour courir la grande route à la tête de son indomptable compagnie, et qui a déjà fait cette raffle admirable de je ne sais combien de châteaux du roi de Navarre ; est-ce que ce Robert de Fenestrange ne vous donne

pas suffisamment l'exemple? Ne vous montre-t-il pas ce qu'on peut tenter avec une volonté ferme et une troupe d'hommes bien résolus? Il en veut, dit-on, au roi de Navarre et travaille pour le dauphin Charles. C'est son affaire, et ce n'est pas en cela que je vous conseillerai de l'imiter. Quant à moi, je n'entends travailler ni pour le roi ni pour le peuple, ni pour Dieu ni pour le diable. Soyons maîtres chez nous, messires; fortifions-nous dans nos castels, ayons des armées à notre service, et, avant tout, secouons le joug de nos seigneurs suzerains. Sinon, la féodalité s'écroule, et nous ne sommes plus rien!

— Il a pardieu raison! s'écria-t-on de toutes parts.

— Quand, au contraire, nous serons tout, reprit le sire de Guyaumont, quand notre énergie nous aura fait indépendants de tout pouvoir supérieur, nous ne recevrons plus, je vous le garantis, d'invitations ridicules du sire de Thorak, et nous ne viendrons plus, dans quelque château que ce soit, faire antichambre comme des valets!

Un murmure d'approbation couvrit les

derniers mots du sire de Guyaumont, si bien que celui-ci, encouragé par cette démonstration flatteuse et emporté d'ailleurs par la chaleur de son discours, ajouta :

— Messires, j'ai à vous proposer une chose.

— Serait-ce de retourner chacun chez nous ? demanda Girard en riant.

— Non pas ! non pas ! le sire de Thorak se moquerait de nous. Je vous propose au contraire de ne pas bouger d'ici que nous

n'ayons eu raison de la mystification qu'il nous fait subir.

— Provoquer le sire de Thorak! s'écria Eustache d'Auberticourt avec un léger haussement d'épaules; y pensez-vous, un ancien astrologue! Il vous glisserait entre les doigts comme une vapeur.

— Vous croyez rire, dit à son tour Girard de Mauléon; eh bien! je vous assure que j'aimerais mieux avoir affaire à dix routiers de la pire espèce qu'à ce damné sire de Thorak, ne fût-ce qu'à cause de

son ancienne accointance avec le diable. Les sorciers ont des secrets auxquels nous nous ne sommes pas initiés, nous autres bons chrétiens; et avec eux la partie n'est pas égale.

— Laissez donc, dit le sire de Guyaumont; ce Thorak, avec sa charpente longue et grêle, ses traits osseux et sa barbe effilée comme une pointe d'aiguille, n'a jamais pu m'inspirer autre chose qu'une violente envie de rire.

— Ce n'est pas étonnant, répliqua Girard, vous riez de tout, même des sorciers.

— Eh bien! c'est ce qui vous trompe, répondit Guyaumont d'un ton plus sérieux. Moi qui ne suis guère poltron, il y a au monde une créature près de laquelle je ne suis jamais passé sans frémir.

— Et vous en convenez?

— Sans doute, car cette créature est une femme, et je parierais qu'elle vous produit le même effet qu'à moi.

— Ah! je comprends, dit Girard, c'est la Maugrabine.

— Précisément!

— J'ai entendu parler de cette femme, dit Saint-Géran, mais je ne l'ai pas encore vue. Cela tient sans doute à ce que je n'ai jamais beaucoup fréquenté ce château, et qu'elle l'habite, n'est-ce pas, car elle est au service du roi de Navarre?

— Près duquel elle remplit les fonctions jadis dévolues au sire de Thorak, répondit Guyaumont. Tenez, voyez-vous d'ici cette haute tourelle qui occupe l'angle nord du château? C'est là qu'est son laboratoire, c'est là qu'elle demande à Satan la recette de ses philtres et de ses poisons.

Quand parfois elle s'accroupit au sommet de la tourelle et qu'elle passe sa tête entre deux créneaux, on dirait une chouette tapie dans les corniches d'une vieille masure.

— Ah! ça, demanda Saint-Géran, tout ce qu'on raconte d'elle est-il vrai?

— Les faits qu'on raconte, dit Guyaumont, sont positifs. Maintenant, l'influence qu'on lui attribue sur ces faits est-elle aussi réelle qu'on le prétend, c'est ce que nul ne sait au juste. Toujours est-il qu'un soir

— un soir de Noël — le roi de Navarre reconduisit hors de son château le sire de Crusy, avec lequel il venait de se réconcilier le plus cordialement du monde, du moins en apparence, à la suite de certains démêlés qui avaient fait quelque bruit dans la contrée. Il allait le quitter, lorsque tout à coup il le retient un instant, disant qu'il désire lui voir emporter un gage de cette réconciliation qu'il avait tant désirée. La Maugrabine passe. « Zarita, lui dit-il, apportez-moi donc cette paire de gants que je destine au seigneur de Crusy. » La Maugrabine apporte les gants, et Charles de Navarre les mettant lui-même aux mains de son hôte, ajoute : « Ces gants,

quand vous vous en servirez dans les batailles, vous feront souvenir de moi. » Le sire de Crusy emportait effectivement un souvenir, mais pas pour longtemps. Pendant la nuit, des plaies sanglantes s'ouvraient d'elles-mêmes à tous ses doigts, il s'ensuivait une fièvre horrible, et le matin il était mort.

— Voilà un procédé expéditif, dit Girard.

— Celui qu'on employa pour le seigneur des Saussayes ne le fut pas moins, reprit

le sire de Guyaumont ; mais il est encore plus mystérieux. Charles de Navarre et lui vivaient depuis quelque temps en assez mauvaise intelligence, et bien qu'il n'y eût pas de rupture ouverte entre eux, on savait qu'ils ne se souriaient que du bout des lèvres. Un jour donc que le seigneur des Saussayes était venu réclamer du roi de Navarre une somme assez considérable qu'il lui avait prêtée, celui-ci, ordinairement très dur avec ses créanciers, le traita de la façon la plus courtoise et promit de le rembourser sous deux jours. Puis, le comblant de politesses, il lui proposa de lui montrer tout le château. Arrivés à la tourelle du Nord, ils s'arrêtèrent

d'abord dans le laboratoire de la Zarita ; après quoi, ils voulurent visiter la cuisine. Mais celle-ci fit observer qu'elle était en train de faire bouillir sur le fourneau je ne sais quel mélange d'herbes sauvages et et qu'il s'exhalait de la chaudière une vapeur telle, qu'elle était obligée de tenir la porte close. « Bah! dit le roi de Navarre, le seigneur des Saussayes n'est pas homme à s'effrayer d'un peu de fumée. Il faut qu'il voie tout. » Alors le seigneur des Saussayes entra, mais il ressortit tout à coup en s'écriant qu'il n'avait jamais respiré odeur semblable. « Ce n'est rien que cela, » dit le roi. Et il le reconduisit jusqu'au pont-levis avec les égards et les at-

tentions qu'il avait déja eues pour le sire de Crusy. Même politesse, même résultat. Le lendemain, le seigneur des Saussayes, pris d'un vertige au cerveau, mourait subitement dans son lit.

— Mais cette femme est un démon !

— D'accord... Mais que pensez-vous de Charles de Navarre ?

— N'en disons pas de mal, messires nous sommes chez lui.

— Quant à cette femme, reprit Guyaumont, je ne sais si elle appartient vraiment à l'enfer, et, pour en avoir le cœur net, je voudrais la voir sur un bon bûcher, auquel je prendrais plaisir à mettre le feu moi-même. Si c'est une fille du diable, son père la sauverait ; sinon, est-ce que ce ne serait pas un délicieux spectacle, messires, de voir la grimace que ferait une pareille mégère en rendant l'âme et ses cendres tourbillonner au vent ?

— Dieu nous soit en aide ! s'écria Saint-Géran, qui venait de jeter un coup d'œil au dehors ; la voix de Guyaumont a le pouvoir d'évoquer les fantômes !

— Que veux-tu dire? demanda Girard de Mauléon.

— Je veux dire que la voici, continua Saint-Géran en regardant toujours à travers les vitres.

— Qui donc?

— Celle dont nous parlons.

— La Maugrabine!

Ce cri sortit comme un écho de toutes les bouches et les moins curieux ac-

coururent, se pressant pour la mieux voir.

Une femme traversait lentement la cour, se dirigeant vers la petite porte d'une tourelle qui occupait l'angle nord du château.

C'était une femme de haute taille et que semblaient grandir encore des vêtements amples, de couleur sombre et d'une coupe originale. Ses traits bronzés, devenus anguleux avec l'âge, trahissaient le type moresque dans sa pureté un peu sauvage.

Elle avait de grands yeux noirs qu'elle tenait toujours entr'ouverts, ce qui leur donnait un éclat surnaturel et presque sinistre, auquel ajoutait encore une épaisse chevelure d'un noir de jais, mêlée de quelques fils blancs et retombant en désordre le long de ses tempes. Elle marchait d'un pas calme, discret, mystérieux, qui lui donnait l'air d'un sombre portrait descendu de son cadre et glissant sur le sol.

— Pardieu, dit Saint-Géran lorsqu'elle eut disparu dans la tourelle, je ne connaissais pas cette femme et ne m'en faisais

nulle idée. Je comprends qu'à sa vue on soit saisi de terreur. Mais à part ces tristes histoires que vous comptiez tout à l'heure, Guyaumont, et qui ne la concernent qu'indirectement, ne sait-on rien sur elle, sur sa naissance, sur sa vie passée ?

— Beaucoup de bruits courent sur son compte, répondit le sire de Guyaumont ; mais ce qui paraît hors de doute, c'est que cette femme est une Moresque, mariée jadis à un Aragonais, et qui quitta Saragosse, il y a plusieurs années, pour venir habiter la Navarre avec son mari et une jolie petite fille, dans un moment où le roi vtsitait

ses domaines des Pyrénées. Ce couple était fort mal vu dans le pays. On disait que le mari était une sorte de bandit qui vivait de toute espèce de trahisons et de crimes, et aussi de la vente de certains breuvages auxquels on attribuait des vertus terribles. Cependant ce fut lui qui, un beau jour, mourut empoisonné. On soupçonna, on arrêta la Maugrabine, et elle fut condamnée à être pendue.

— Précisément ce que vous lui souhaitiez tout à l'heure, dit Eustache en riant.

— Tout le monde s'en réjouissait, et la

potence était déjà dressée, continua Guyaumont, quand le roi de Navarre, s'étant fait apporter les pièces du procès, eut la curiosité de voir la coupable en tête-à-tête. Que se passa-t-il dans cette entrevue? Je serais fort embarrassé de vous le dire; mais ce qu'il y a de certain, c'est que Charles de Navarre empêcha qu'elle ne fût pendue.

— Et cette jolie petite fille qu'elle avait amenée avec elle de l'Aragon, demanda Girard, que devint-elle?

— Disparue, messire. Jamais personne

n'a pu savoir ce que la mère en avait fait.

— Et de là, ajouta Eustache, le soupçon qui a couru parmi les gens de ce pays, et qu'on ne leur ôtera jamais de la tête, que la Maugrabine a pilé sa fille dans un mortier pour composer quelque philtre qu'elle se sera fait payer à prix d'or.

— Et voilà la femme, s'écria Saint-Géran, qui a su captiver la confiance de Charles de Navarre !

— Et qui remplit dans ce château les fonctions cabalistiques dont apparemment le sire de Thorak a été jugé indigne : oui, messire.

— C'est singulier, dit Girard ; mais, reprit-il vivement, à propos du sire de Thorak, il me semble que si tout à l'heure il nous paraissait déjà fort impertinent, sa conduite maintenant frise de bien près l'insolence ! Si vous m'en croyez, messires, nous irons à sa recherche, et, par l'âme de mes ancêtres, je me charge de lui montrer que nous ne sommes pas habitués à être traités ainsi.

L'avis fut unanimement adopté et les seigneurs se portèrent en masse vers la porte de sortie, bien décidés à trouver le sire de Thorak et à obtenir raison d'un retard qu'ils considéraient comme une offense.

Alors une haute tapisserie, tendue à l'un des côtés de la salle, s'écarta doucement et laissa apercevoir un personnage de noble tournure, beau de visage et revêtu d'un costume assez splendide pour ne permettre aucun doute sur la distinction de son rang. Ce personnage profita du moment où tous ces hommes lui tour-

naient le dos pour leur lancer un regard dont l'expression sinistre eût pu faire supposer qu'il avait entendu une partie de leur conversation.

— Messires, dit-il en prenant tout à coup et comme à volonté un air calme et bienveillant, recevriez-vous les excuses du sire de Thorak, si je vous les apportais moi-même ?

Cette voix produisit sur tous les assistants un effet magique et instantané.

Ils s'arrêtèrent muets de surprise et se jetèrent des regards effarés.

Puis, s'étant retournés du côté où avait retenti la voix :

— Charles de Navarre! murmurèrent-ils tout interdits.

CHAPITRE CINQUIÈME

V

Les petits talents de maître Yvain.

Cette apparition du roi de Navarre calma soudainement les velléités de rébellion qui venaient de se manifester parmi les gentilshommes normands. Bien qu'ils fussent tous hommes de guerre et par consé-

quent accoutumés à affronter la mort, la seule vue de leur seigneur suzerain les fit rentrer en eux-mêmes, et cédant à l'entraînement de l'habitude, ils ne songèrent plus qu'à lutter entre eux de dévoûment et de soumission.

— En voulez-vous encore au sire de Thorak? leur demanda Charles de Navarre avec un charmant sourire.

— S'il était-là, répondit le sire de Mauéon, nous le remercierions de nous avoir ménagé une aussi agréable surprise.

Ce début, qui indiquait tout d'abord qu'une parfaite intelligence allait régner entre le roi et ses hôtes, fut immédiatement suivi d'une foule de questions au sujet de l'événement encore inconnu auquel l'illustre captif devait la liberté. Tous parlaient à la fois. L'un demandait si c'était un miracle qui l'avait rendu à l'affection du peuple, l'autre félicitait déjà le dauphin d'avoir compris les véritables intérêts de la France en délivrant de ses fers le seul homme au monde capable de la sauver.

— Mes amis, répondit Charles de Na-

varre, il n'y a là ni miracle, ni acte d'intelligence du jeune Dauphin. J'étais, il y a trois jours, prisonnier au château d'Arleux, et sans le dévoûment de quelques bourgeois, ayant à leur tête le sire Jean de Piquigni, lesquels ont séduit mes geôliers à prix d'argent et désarmé la garnison par surprise, je serais encore au fond de mon cachot, comptant les heures par mes souffrances et en proie à toutes les angoisses auxquelles peut être livré un cœur fier, abreuvé d'outrages et d'humiliations. Car il ne se passait pas de jour, messires, qu'on ne me donnât à entendre qu'on me trancherait la tête le lendemain ou qu'on me jetterait à l'eau dans un sac comme le

dernier des malfaiteurs. Vous me connaissez et je n'ai pas besoin de vous dire que ces menaces ne me faisaient point trembler. Non!... mais elles me navraient l'âme, parce qu'elles me démontraient toute l'animosité de mes ennemis, et que leur intention bien arrêtée était de me faire passer, aux yeux du peuple de France, pour un prince félon et traître à son roi. Ce que je n'ai jamais été.

— Tous leurs efforts n'ont servi qu'à vous rendre plus cher à ce peuple, répondit le sire de Saint-Géran.

— Vous croyez? dit Charles avec un

soupir. Ah! tant mieux, cela fait du bien à l'âme.

— Sait-on au Louvre, sire, que vous êtes libre?

— On l'ignore. Le sire de Piquigny, étant d'Amiens, a désiré que je me montrasse dans cette ville. C'est la seule que j'aie visitée depuis ma délivrance, et l'accueil qu'on m'y a fait m'a rempli de joie.

— Soyez certain qu'il en sera de même

ici! s'écria Eustache d'Auberticourt avec enthousiasme. Demandez-nous nos bras, ils sont armés pour votre défense; prenez notre or, il est à vous.

— Si j'acceptais vos bras, répliqua Charles, ce serait dans l'espoir de vous récompenser bientôt en vous confiant l'épée des maréchaux de France, et si je prenais votre or, ce serait pour vous le rendre en une monnaie plus pure et moins falsifiée que celle dont on se sert aujourd'hui dans ce royaume.

— Mais pour que ces généreux projets

se réalisent, observa Girard, il faut que l'héritage de Jean vous revienne tout entier, sire. C'est à quoi nous allons travailler désormais.

— Oh! j'ai peu d'ambition, dit Charles avec humilité; mais si le bien de l'État réclame mon secours, je suis prêt à marcher à votre tête. Au reste, depuis ma captivité, les choses ont mal tourné pour la maison de Valois, car la bataille de Poitiers a fait éclater la supériorité du du prince Édouard et de ses archers, en même temps qu'elle mettait en désarroi et réduisait à merci le roi, ses quatre fils et

toute la fleur de la chevalerie française. Jean de Valois m'avait fait traîtreusement prisonnier, le voilà prisonnier à son tour. Quant au dauphin, j'ai vécu autrefois dans sa familiarité la plus intime, et je sais qu'il n'a ni l'esprit assez ferme, ni la main assez forte pour maîtriser les destinées de la France, au milieu de si cruels événements.

— Sire, reprit le seigneur de Mauléon, la Providence vous a désigné pour réparer ces désastres.

— Avec votre aide, répondit Charles,

tout me sera facile, et j'espère comme vous que Dieu me protégera, n'ayant jamais eu en vue que les vrais intérêts de la nation. Et d'abord, veuillez m'instruire de ce qui s'est passé ici depuis la bataille de Poitiers. Philippe et Louis de Navarre, mes frères, ont obtenu sans coup férir la remise de la ville d'Évreux?

— Oui, sire, et ensuite ils sont retournés en Angleterre, où ils agissent encore pour vous et pour nous à l'heure qu'il est.

— C'est bien. Les archers anglais sont

les meilleurs soldats de l'Europe, et ils nous seront utiles. Quant à tous mes vassaux de Normandie...

— Quelques-uns vous sont demeurés fidèles, dit Saint-Géran, et vous en avez sous les yeux plusieurs exemples. Mais les châtelains de Breteuil, de Paci et de Pont-Audemer tiennent vigoureusement pour le roi Jean et pour son fils.

— Quand la France sera en votre pouvoir, messires, répliqua Charles en distribuant des poignées de main à ceux qui

étaient le plus près de lui, nous exigerons l'hommage-lige de ces seigneurs récalcitrants ; et s'ils le refusent, vous vous partagerez leurs châtellenies. Et maintenant, messires, laissez moi vous féliciter de votre empressement à vous réunir dans mon château de Navarre. Sûr de votre dévoûment, je vais réfléchir à ce que je dois faire pour venger les meurtres commis à Rouen sur mes meilleurs amis, obtenir bonne justice des persécutions que j'ai subies et poursuivre le redressement de tous les torts dont souffrent les sujets du royaume de France, qu'ils soient nobles, clercs ou bourgeois. J'aurai fort à faire, car le mal est grand ; mais nul sacrifice ne me coû-

tera ; j'y emploierai mes forces, mon intelligence et jusqu'à la dernière goutte de mon sang. La protection de Dieu fera le reste.

A la suite de cette tirade passablement ronflante, un geste très significatif, quoique plein de bienveillance, annonça clairement aux hôtes du roi de Navarre qu'il désirait les voir prendre congé de lui.

Ils allaient se retirer, lorsque celui-ci, avisant le sire de Guyaumont :

— Par la Vierge! s'écria-t-il, voilà le seigneur de Guyaumont qui ne nous a pas dit un mot et que nous n'avions pas même aperçu. Un de nos plus chers amis, qui était avec nous à Rouen et qui a échappé, je ne sais par quel heureux hasard, aux bourreaux de notre ennemi le roi Jean! Embrassez-moi, Guyaumont! Quand on a couru ensemble les mêmes dangers, on s'en doit aimer davantage. Embrassons-nous.

Guyaumont ne put se refuser à une accolade aussi franchement amicale. Ce baiser, donné par le roi à l'homme qui l'avait

si cavalièrement traité une heure auparavant, attendrit tous les assistants et peut-être Guyaumont lui-même.

Cinq minutes après, tous les châtelains remontaient à cheval et s'éloignaient par groupes dans des directions diverses.

A peine étaient-ils sortis, et au moment où le roi de Navarre venait de leur tirer sa dernière révérence, une très petite porte, entièrement dissimulée dans le mur, s'ouvrit brusquement, et le sire de Thorak s'avança sur la pointe des pieds.

Il avait l'air rayonnant d'un homme content de lui-même.

— Sire, dit-il en s'approchant de Charles de Navarre qui venait de s'asseoir et semblait plongé dans ses réflexions, sire, vous m'avez souvent accusé de n'être pas un homme habile!

— J'ai à me reprocher effectivement, mon cher Thorak, de t'avoir dit plusieurs fois cette vérité.

— Eh bien, vous allez changer d'opi-

nion sur mon compte, sire, car je viens de faire un coup de maître.

— Un coup de maître, répéta le roi d'un air étonné ; diable!

— Vous avez entendu tous ces hommes protester de leur attachement à votre personne et de leur dévoûment à votre cause.

— Sans doute... Eh bien?

— Eh bien... autant de mensonges, sire.

— Est-ce là tout ce que tu as à m'apprendre?

— Mais il me semble...

— J'en sais autant que toi sur ce chapitre.

— Je ne doute pas que votre pénétration ne vous ait permis de lire sur leurs physionomies, et même jusqu'au fond de leurs cœurs; mais j'ai des données cer-

taines, positives ; j'ai entendu la fin de leur conversation.

— Et moi, leur conversation tout entière, mon pauvre Thorak, depuis le commencement jusqu'à la fin.

— J'étais derrière cette porte ! s'écria Thorak ébahi.

— Et moi, derrière cette tapisserie, ajouta tranquillement le roi. J'ai eu le mérite d'arriver à temps, ce que tu n'as même pas su faire.

— Mais alors, dit Thorak, ces poignées de main...

— Auraient du te prouver que je tenais à égaliser la partie entre eux et moi.

— Et ce baiser au sire de Guyaumont?

— Oh! lui, c'est différent. Un parfait gentilhomme que j'aime de tout mon cœur. Je ne lui connais qu'un seul défaut, celui de conter des anecdotes à tort et à travers. Mais je l'en guérirai avant qu'il soit peu.

Un huissier se présenta en ce moment au fond de la salle, et s'inclina profondément.

— Sire, dit-il, il y a là deux hommes qui sollicitent la grâce de parler à Votre Majesté.

— Quels sont-ils?

— Un certain Gauthier, d'abord, qui a la mine toute désespérée et qui voulait tout à l'heure entrer de force, attendu que

ce qu'il a à vous dire ne saurait souffrir aucun retard; il prétend qu'il s'agit pour vous d'un acte de justice à accomplir, et que le moindre délai pourrait vous faire manquer cette occasion de mériter la bénédiction de Dieu.

— Je suis fort obligé à ce Gauthier, dit Charles, du soin qu'il prend de me mettre bien avec le ciel. Et l'autre?

— L'autre est votre ancien serviteur, maître Yvain.

— Faites tout de suite entrer Yvain, reprit le roi, et congédiez ce fou.

L'huissier fit signe à maître Yvain d'avancer, lui indiqua d'un geste que le roi était prêt à l'entendre, et se retira.

— Or ça, maître coquin, dit le roi, vous étiez à Cévoles lors de la prise du château. Un gardien de poterne, gagné avec de l'or, peut faciliter singulièrement une entreprise de ce genre. N'auriez-vous pas épargné aux assiégeants les ennuis d'une trop longue attaque?

— Votre Majesté peut le croire, si tel est son bon plaisir, répondit humblement Yvain ; mais la vérité est que ma conscience n'a rien à se reprocher de ce côté-là.

— Allons, soit. Que me vouliez-vous, Yvain?

— Les temps sont durs, répondit le serviteur, et si monseigneur avait la bonté de se rappeler que le jour même où il quitta ce pays pour aller à Rouen et de là dans les prisons du roi Jean, je venais de terminer pour lui certain travail...

— Oui, oui, je me souviens, et vous ne pouviez venir plus à propos. J'ai hâte de voir ce travail. N'est-ce pas dans la salle du trône?

— Précisément, dit Yvain.

— Si l'on vient me demander audience, dit Charles à Thorak, je n'y suis pour personne.

— Excepté cependant pour la femme dont je vous ai parlé.

— C'est entendu.

— Je lui ai dit que dans une heure vous seriez tout à elle.

— Tu as bien fait. Venez, Yvain, venez.

Ils s'engagèrent tous deux dans une galerie au bout de laquelle se dessinait une haute porte à deux battants.

— Nous y voici, dit le roi.

Ils entrèrent. Charles de Navarre traversa la chambre dans toute sa largeur et atteignit une seconde porte également à deux battants, qui faisait face à la première.

Yvain poussa cette seconde porte et dit :

— C'est bien l'endroit que monseigneur m'avait indiqué. Ce couloir sombre conduit à une tour où se trouvait jadis l'appartement de son chancelier, et qui, pour le moment, est inoccupé. C'est à l'entrée de ce couloir que j'ai pratiqué la trappe

dont monseigneur avait eu l'idée et dont il va juger le mécanisme en un instant.

— Voyons, dit Charles.

Yvain conduisit le roi devant le châssis qui touchait la porte et sur lequel brillaient, comme dans le reste de l'appartement, de magnifiques ornements en relief, confondus avec de charmantes peintures.

Là, lui montrant du doigt un de ces ornements qui représentait une branche de chêne :

— Que dites-vous de cette arabesque, sire?

— Je la trouve fort jolie, dit le roi.

— Et cette feuille d'or qui se détache si gracieusement au milieu des autres?

— Charmante... Après?

— Eh bien! monseigneur, tout le mécanisme en question est là. Il suffit de toucher légèrement cette feuille d'or, — tenez,

comme cela, — et l'effet est immédiatement produit.

Yvain joignit le geste à la parole ; mais rien ne frappa les yeux de Charles, qui, croyant l'expérience manquée, se retourna vers Yvain d'un air moqueur.

Mais Yvain ne s'en émut pas le moins du monde, et il reprit tranquillement :

— Un autre, à ma place, se fût arrangé pour produire, à l'aide de ce ressort, une

ouverture dans le plancher, de sorte que l'homme le plus naïf, passant par ici au moment où le ressort eût joué, n'eût eu soin que d'un coup d'œil pour comprendre le danger d'un pas de plus, et la nécessité de rebrousser chemin. Ici, au contraire, rien qui l'arrête, rien qui éveille son inquiétude. Que monseigneur veuille bien se pencher et regarder le plus attentivement possible : s'il voit la moindre trace, le moindre vestige de mon ouvrage, je veux perdre mon nom d'Yvain.

Charles s'avança brusquement; mais Yvain le retenant tout à coup par le bras :

— Eh! monseigneur, y pensez-vous? Je vous dis de vous pencher et non d'avancer. Si vos pieds touchaient cette planche, dont vous n'êtes éloigné que de quelques lignes, le vide se ferait sous vos pieds, vous seriez précipité sans bruit dans des oubliettes dont j'avoue n'avoir pas sondé la profondeur, la planche reprendrait d'elle-même son niveau, et personne au monde ne saurait jamais ce qu'est devenu le roi de Navarre.

— En vérité! s'écria Charles émerveillé; ce serait aussi prompt que vous le dites?

— Un peu moins d'une seconde.

— Et vous êtes sûr qu'aucun bruit?...

— Aucun.

— Mais cela tient du prodige! Il est seulement dommage que je ne puisse pas m'assurer par quelque expérience...

— Rien de plus facile, monseigneur. Procurez-vous un poids de cent cinquante livres et jetez-le sur l'endroit que je viens de vous indiquer. L'expérience sera faite.

— Par Satan! vous devriez bien, maître

Yvain, compléter votre œuvre, en me prouvant vous-même combien elle est admirable.

— Si vous l'ordonniez, sire, dit Yvain d'un ton de soumission pateline, il faudrait bien que je m'exécutasse. Mais, croyez-moi, vous y perdriez un serviteur pas trop maladroit, fort discret, et qui espère bien ne vous avoir pas encore rendu son dernier service.

Un bruit de pas se fit entendre tout à coup derrière eux.

— Qu'est-ce, demanda le roi, et qui donc ose venir ici sans ma permission?

— Pardon, monseigneur, répondit le même huissier qui avait déjà annoncé Yvain; c'est cet homme, ce Gauthier, qui ne veut pas s'en aller, quoi qu'on fasse, et qui dit que si vous ne consentez pas à l'entendre, il n'a plus qu'à aller se jeter au fond d'un puits. « Vous voir et mourir ensuite, » s'écrie le pauvre homme avec des accents lamentables. J'ai cru devoir vous rapporter ces détails, monseigneur, avant de le faire expulser violemment par vos gens d'armes.

— Eh! que m'importent ses lamentations! dit Charles de Navarre, dont l'esprit s'irritait à la moindre résistance. Qu'on le chasse!

— Cependant, sire, observa doucement Yvain, ce pauvre homme, comme l'appelle si bien Éloy, est probablement étranger à ce pays, — il n'y connaît personne, — et dans l'affliction qui le frappe, vous seul sans doute pouvez être son refuge et son appui; le vœu qu'il forme de vous voir et de mourir ensuite, prouve suffisamment l'immense intérêt qu'il attache à cette entrevue. A votre place, moi, je réaliserais son vœu, monseigneur.

Charles de Navarre avait d'abord regardé fixement Yvain pendant qu'il parlait. Ensuite il parut se consulter, et se tournant vers Éloy :

— Faites monter ce pauvre homme, dit-il.

L'huissier sortit.

— Quant à vous, Yvain, continua Charles, allez donc retrouver le sire de Thorak, il doit s'ennuyer d'être seul. Em-

menez-le causer sur la plate-forme, au grand air, cela lui fera du bien.

— J'y vais, monseigneur.

— Ah ! à propos, combien estimez-vous votre travail ?

— Deux cents livres tournois, monseigneur.

— En voilà mille, dit le roi en lui donnant sa bourse.

— Merci, monseigneur.

Et, à son tour, il s'éloigna.

Un homme alors se précipita comme un fou dans la chambre et vint tomber aux pieds de Charles de Navarre en élevant vers lui ses mains suppliantes. C'était Gauthier.

— Monseigneur, lui dit-il, Dieu vous récompensera d'avoir daigné accueillir un homme qui n'est rien par lui-même, mais qui accomplit une mission sacrée dans

laquelle vous pouvez l'aider mieux que personne au monde.

Et comme Charles paraissait fort occupé à regarder dans la direction du corridor :

— Êtes-vous disposé à m'entendre ? Me permettrez-vous de parler ? reprit Gauthier d'une voix émue.

— Parlez, parlez, dit le roi ; je vous écoute.

— Monseigneur, si je voulais remonter

aux sources de la catastrophe dont j'ai à vous entretenir, il me faudrait plus de temps que n'en comporte la simple audience que vous daignez m'accorder. Qu'il vous suffise de savoir qu'un crime abominable dont j'ai été le complice a substitué jadis au second fils du comte de Fenestrange un enfant étranger, illégitime, et qu'aujourd'hui, touché de la grâce de Dieu, qui a bien voulu m'envoyer le repentir, j'ai voué ma vie à la découverte du fils injustement dépouillé, bien résolu à ne prendre de repos que lorsqu'il serait dans l'entière possession de ses domaines.

— Ah! ah! fit le roi, dont l'esprit pa-

raissait en ce moment fort éloigné de ce que lui racontait Gauthier.

— Muni de quelques indices qui pouvaient me mettre sur ses traces, reprit Gauthier, trop plein de son sujet pour s'apercevoir du peu d'attention que lui accordait Charles de Navarre, guidé par mes souvenirs, par une volonté forte, et surtout par ma confiance en Dieu, je me suis dirigé vers le pays où le pauvre petit innocent avait été abandonné jadis; et là, cherchant partout, m'informant près de chacun, j'ai fini par acquérir la certitude qu'il vivait, qu'il était parti récemment

pour la France. On me donna surtout deux indications précieuses : le chemin qu'on l'avait vu prendre et le costume dont il était vêtu en partant. Je pris moi-même ce chemin. Je le suivis pendant plusieurs jours à la piste, pas à pas ; j'étais sûr de ne pas perdre sa trace, car à chaque village, je demandais si l'on n'avait pas vu passer un jeune homme mis de telle façon, ayant telle physionomie, et on me répondait : « Oui, un jeune homme semblable à celui que vous nous dépeignez est venu, s'est reposé un moment sous cette touffe d'arbres, ou bien s'est agenouillé sur les marches de cette église, puis a repris sa route et a dis-

paru. » Et je suivais encore, je suivais toujours la direction qu'on me désignait. Bien des jours s'écoulèrent ainsi, jours de fatigue, mais aussi jours d'espoir. Ce matin enfin, j'étais à une lieue d'Évreux, sur une petite colline à laquelle j'étais parvenu par un sentier à travers champs. Tout à coup, miracle du ciel! j'aperçois, loin de moi encore, mais assez près pour le reconnaître, celui que je poursuivais depuis si longtemps. C'était lui, oh! c'était bien lui, j'en suis sûr! Je double le pas, je cours... Mais, malheur! malheur! il avait assez d'avance sur moi pour m'échapper encore une fois dans Évreux; comment le retrouver? Si c'est un pres-

sentiment qui le faisait revenir en Normandie, s'est-il dirigé instinctivement du côté de Fenestrange? n'a-t-il pas pu aussi prendre le chemin de Paris? Personne, cette fois, n'a pu me donner le moindre renseignement. Oh! comprenez-vous, monseigneur, comprenez-vous ce que j'ai souffert en croyant atteindre le but de toute ma vie et en le voyant de nouveau s'enfuir et disparaître devant moi?

— Oui, je comprends... je comprends à merveille, dit Charles, l'œil fixé sur la feuille d'or.

— Alors, monseigneur, je me suis dit : le roi de Navarre est l'ami des malheureux, il a déclaré cent fois qu'il était le défenseur-né de toutes les causes justes et le protecteur des opprimés ! C'est à lui que je m'adresserai. Et voilà, monseigneur, pourquoi je suis venu.

— Et vous désirez ? demanda Charles en portant machinalement la main vers la feuille d'or sur laquelle s'était jusqu'alors concentrée toute son attention.

— Je vous supplie, monseigneur, de

mettre à ma disposition jusqu'à demain quelques-uns de vos hommes d'armes à cheval, en leur ordonnant d'obéir à mes instructions. Je leur donnerai le signalement de l'homme que je cherche; ils prendront chacun une direction contraire, et si votre bonté royale va jusqu'à eur promettre une récompense...

— Mais comment donc! rien de plus simple. Tenez, mon brave, au fond de cette galerie, vous trouverez mon chancelier, qui vous satisfera sur tous ces points. Allez.

— Oh! monreigneur, comment vous remercier?

— Vous me remercierez plus tard. Allez donc!

Gauthier entra dans la galerie; mais il n'avait pas fait trois pas, que le sol céda tout à coup sous son poids et qu'il disparut.

L'abîme s'était ouvert et refermé avec une rapidité telle, que le cri de la malheureuse victime, si elle en avait poussé

un, s'était perdu dans les entrailles de la terre.

Le roi de Navarre demeura un moment immobile, l'œil attaché sur le passage fatal; puis il murmura :

— Allons! décidément, Yvain est un bon ouvrier.

Mais, soudain, il lui sembla entendre quelque chose comme le bruit d'une respiration humaine, et il regarda vivement derrière lui.

Une femme était là, une femme qu'il n'avait jamais vue.

— Pardonnez-moi, monseigneur, dit-elle, je suis Aïssa, et le sire de Thorak m'ayant fait espérer que vous daigneriez m'accorder un moment d'entretien, j'ai pris la liberté...

— Et... vous... avez vu?... balbutia Charles de Navarre du ton d'un homme qui ne sait plus ce qu il dit.

— Moi... rien, répondit Aïssa avec une impassibilité si parfaite qu'il eût été impossible de deviner si elle disait ou non la vérité.

CHAPITRE SIXIÈME

VI

Le pacte.

A la vue de cette sérénité de visage, que ne troublait aucune émotion, le roi se persuada que la Candiote n'avait rien vu.

Aussi, se remettant bientôt du trouble auquel il avait cédé malgré lui, vint-il à sa rencontre avec tous les signes d'une véritable satisfaction.

— Vous êtes la bien-venue, lui dit-il. Le sire de Thorak avait l'ordre de vous introduire, et il a bien fait de ne pas tarder davantage.

— Ce n'est pas au sire de Thorak que vous devez de me voir si tôt, monseigneur, car je crois qu'il m'avait oubliée dans la salle qui est au bout de cette gale-

rie. Je l'ai vu tout à l'heure se promenant et causant tranquillement sur la plate-forme. C'est pour cela que j'ai pris, à tout hasard, le parti de vous chercher et de m'annoncer moi-même.

— Asseyez-vous, de grâce, reprit le roi en offrant sa main à Aïssa avec une politesse exquise et en prenant place sur un siége à côté d'elle; mais avant de vous laisser parler, madame, permettez-moi de déposer à vos pieds l'expression de toute ma reconnaissance.

— Que voulez-vous dire?

— Je sais tout, madame. Cette somme énorme qui a servi à payer mes geôliers et dont la valeur est incalculable, quand on songe à l'époque de misère et de détresse où nous vivons, ce trésor enfin qui a payé ma liberté, c'est à vous que je le dois.

— Pas précisément, sire. Car je n'ai rien à moi, je suis pauvre, et j'eusse été bien embarrassée de trouver sur mon crédit la vingtième partie de la somme qui a été employée à vous sauver.

— Mais à qui donc alors suis-je redevable?...

— Je vous le dirai tout à l'heure. Au reste, si l'argent ne m'appartenait pas, c'est bien moi, moi seule, qui en ai décidé et réglé l'emploi, et à ce titre...

— Vous ne pouvez refuser le témoignage de ma gratitude.

— Soit ; mais dussiez-vous me trouver trop exigeante, je serai assez franche, monseigneur, pour vous dire que ce n'est point assez.

— Je l'entends bien ainsi. Demandez.

demandez, madame, et toutes les faveurs qui seront en mon pouvoir...

— Je n'en réclame que deux.

— Lesquelles?

— Votre attention d'abord, et ensuite votre confiance.

— Vos désirs ne peuvent manquer d'être satisfaits, car je suis très curieux de

savoir ce que vous avez à me dire, et je me sens encore plus disposé à me confier absolument à vous.

— Ne prenez point d'engagement d'avance, monseigneur, et puisque vos dispositions me sont si propices, veuillez m'écouter.

— Je suis à vos ordres.

— Sire, lorsque vous avez accepté du duc de Normandie cette invitation à dîner

qui devait vous être si funeste, puisque c'est à ce banquet qu'on a osé s'emparer de votre personne, vous aviez déjà plusieurs sujets de plainte contre le roi Jean. Marié à sa fille Jeanne, vous eûtes toutes les peines du monde à vous faire payer la dot de cent mille écus d'or qui vous avait été promise ; des sommes considérables restaient dues à la succession de votre mère pour ses droits sur la Champagne et sur la Brie ; on éluda sans cesse vos réclamations à ce sujet. Votre mère avait encore, avant de mourir, échangé le comté d'Angoulême contre Pontoise, Beaumont, et d'autres terres en l'Ile-de-France. Jean donna Angoulême à son favori le con-

nétable Charles d'Espagne, mais il ne vous délivra point les fiefs accordés en échange.

— Tout cela est vrai, dit le roi, et vous connaissez mes griefs comme si vous en aviez souffert vous-même.

— Ce Charles d'Espagne, dont le roi suivait aveuglément les conseils, reprit Aïssa, était, dit-on, l'instigateur des mesures dont vous étiez continuellement victime. Un jour, vous vous rencontrâtes avec lui à Compiègne, et là une violente

altercation s'éleva entre vous deux. Il vous insulta, vous lui répondîtes par une menace... et, quelques jours après, cette menace recevait son exécution de la main d'un de vos parents, le bâtard de Marcuil, qui assassinait le connétable dans son lit.

— Madame... interrompit Charles de Navarre, que ce souvenir fit pâlir subitement.

— Il n'y a pas là de quoi vous troubler, sire. Est-ce que vous êtes responsable d'un

crime commis par le bâtard de Mareuil? On dit que vous l'aviez inspiré, que vous en attendiez la nouvelle avec impatience à la porte de la ville de Laigle, dont le connétable venait de prendre possession, et que vous n'avez pas songé à punir le coupable... Paroles en l'air que tout cela! Quand les nécessités de la politique commandent un de ces actes en dehors des lois humaines, l'homme dont le cerveau en a conçu la pensée doit se défendre d'y avoir pris la moindre part. Sans cela, ce ne serait pas la peine d'y employer un instrument.

— C'est vrai, dit Charles, complètement rassuré.

— Si je vous rappelle le meurtre du connétable, continua la Candiote, ce n'est point pour remettre sous vos yeux l'image d'un événement qui a dû faire saigner votre cœur d'une pitié douloureuse, car je ne crois pas, moi, à la complicité dont on vous a accusé, sire; mais c'est pour évoquer le souvenir de l'humiliation qui devait vous être imposée à cette occasion par le roi de France, et qui allait mettre le comble aux provocations dont vous aviez déjà été l'objet. Vous vîntes à Paris pour y solliciter le pardon royal. Le nouveau connétable, Jacques de Bourbon, vous posa la main sur l'épaule, vous mîtes un genou en terre et suppliâtes votre seigneur

et maître de vous recevoir à merci. Je sais bien qu'en compensation de ces outrages on vous donnait le Cotentin tout entier, le comté de Beaumont-le-Roger, les châtellenies de Breteuil et de Conches... Mais il n'en est pas moins vrai que vous sortîtes du Louvre la rougeur au front, sire, que le roi Jean ne vous avait pardonné que des lèvres, et que vous le haïssiez, vous, de toutes les puissances de votre cœur !

— Oh! oui... je le hais, lui et sa race maudite! s'écria le roi avec un mouvement de rage.

— La haine furieuse, reprit vivement Aïssa en le calmant d'un geste, la haine qui s'emporte conduit à toutes les folies. La haine à froid, au contraire, la haine qui réfléchit, peut soulever un monde. La vôtre, comprimée entre les quatre murs d'une prison, a dû parvenir à ce point où devaient nécessairement l'amener le recueillement et la solitude.

— Vous vous trompez peut-être, madame, observa le roi, qui, revenant bien vite à ses habitudes de prudence, crut nécessaire de détruire le mauvais effet du mouvement qui lui avait échappé tout à l'heure. L'ad-

versité a le plus souvent pour résultat, vous le savez, de nous faire mieux comprendre le néant des grandeurs humaines.

— Que ce résultat ait été remarqué sur des intelligences vulgaires, dit Aïssa, je le comprends; mais vous n'en êtes pas là, monseigneur, Dieu merci, et vous avez mieux à faire que de vous retirer dans un couvent pour y composer un traité sur les dangers de l'ambition.

— Ainsi, dit Charles de Navarre, vous supposeriez...

— Tenez, interrompit la Candiote avec une certaine brusquerie, ne perdons pas en vaines paroles un temps qui peut être employé plus utilement. Je ne suis pas une espionne au service du roi Jean, ou de son fils le dauphin ; ce que j'ai fait pour vous en est la preuve. Jouons donc cartes sur table et pensons tout haut. Je vais vous dire en deux mots quelles sont vos vues, quelles sont les miennes.

— Voyons donc ?

— La couronne de Saint-Louis vous tente et vous voulez la prendre.

— Voilà pour ce qui me concerne. Et vous !

— Moi, j'ai la prétention de vous y aider.

— L'entreprise sera malaisée, dit Charles, et ce ne sont pas les obstacles qui nous manqueront.

— Sans doute, répondit la Candiote, et surtout si vous reprenez les choses au point où vous les aviez laissées lors de

votre arrestation; si vous vous bornez à fomenter des intrigues dans une ou deux provinces, au lieu d'allumer l'incendie dans la nation tout entière; si, en un mot, vous harcelez cette monarchie des Valois à coups d'épingles, au lieu de lui enfoncer le poignard dans le cœur.

— Et, selon vous, dit Charles, le cœur de la monarchie...

— Ne fait qu'un avec celui de la France, c'est Paris. C'est là qu'il faut frapper un grand coup. Cette bourgeoisie remuante,

envieuse, pleine d'ambitions cupides et de vanités mesquines, menée en ce moment par le prévôt des marchands, Étienne Marcel, ne demande qu'à jouer un rôle dans les événements qui se préparent. C'est sur elle qu'il faut s'appuyer.

— Appui peu solide, objecta Charles de Navarre. Lors de la dernière réunion des États, les trois ordres, la bourgeoisie à son rang, n'ont-ils pas déclaré qu'ils étaient résolus de vivre et de mourir avec le roi, et de mettre corps et avoir à son service?

— Toutes les révoltes commencent par

des protestations de dévoûment, reprit Aïssa, et depuis cette réunion dont vous parlez, l'esprit de résistance a fait de grands progrès.

— Auriez-vous des nouvelles récentes? demanda le roi avec curiosité.

— Oui, dit Aïssa. Le duc Charles, n'ayant pu réussir à gagner Marcel et ses échevins pour l'aide de guerre qu'il voulait obtenir de Paris, a expédié dans chaque bailliage un de ses conseillers, afin de solliciter par lui-même et en détail l'argent qu'on lui

refuse et qui lui est si nécessaire. En même temps il est parti pour Metz, où il espérait, par l'empereur son oncle, négocier la paix avec Édouard d'Angleterre ; mais, en partant, il a rendu une ordonnance qui haussait encore le taux des monnaies, et le mécontentement populaire a pris des proportions menaçantes.

— Cela devait être, dit le roi de Navarre.

— La monnaie mise en circulation, conformément à ce décret, a été refusée aux

halles sur l'ordre exprès du corps municipal, et le prévôt des marchands est allé par trois fois au Louvre, suivi d'une grande foule de gens des métiers, pour requérir le comte d'Anjou, lieutenant de son frère aîné le dauphin, de faire cesser immédiatement la fabrication des mauvais moutons d'or et des mauvais deniers.

— Et qu'a fait le prince?

— Ce qu'on fait quand on a peur : il a cédé.

— Et le dauphin?

— Revenu sur ces entrefaites, il a approuvé la conduite de son frère. Il a retiré ses ordonnances, suspendu le cours des monnaies et rappelé les États.

— Il est perdu! s'écria Charles avec joie.

— C'est à vous d'en profiter.

— Telle était mon intention, dit le roi,

et dans ma prison, j'avais formé des projets... Dès demain, je voulais partir pour Londres, voir le roi Édouard, me concerter avec le prince de Galles...

— Si les conseils d'une femme pouvaient l'emporter sur une résolution arrêtée d'avance dans votre esprit, monseigneur, vous iriez, non pas à Londres, mais à Paris.

— Paris! répéta Charles, devenu pensif, Paris est dévoué à ses rois!

— Vous voulez dire le peuple de Paris, sire. C'est vrai. Le peuple aime la vieille monarchie française, avec laquelle il a souffert, avec laquelle il a grandi. Mais c'est de la bourgeoisie que je vous parle. La bourgeoisie parisienne, qui est marchande avant tout, et qui à cause de cela déteste cordialement la noblesse et la chevalerie, ne reculera pas, soyez-en sûr, devant les désastres d'une révolution dont une voix éloquente lui démontrera clairement les avantages et les profits. Cette voix éloquente, ce sera la vôtre, sire.

— Pardon, dit Charles en riant, je suis

noble et chevalier autant que gentilhomme de France, et s'il faut vous en croire, cette qualité pourrait bien me nuire dans le rôle que vous prétendez me donner.

— Les bourgeois n'aiment pas les nobles, répondit Aïssa, quand ils se croient obligés de les saluer. Mais qu'un noble les salue le premier, ils se courbent devant lui jusqu'à terre.

— Il ne s'agit donc que de saluer à propos...

— Ceux surtout, ajouta la Candiote, qui exercent de l'influence sur les gens de leur condition et de leur rang. J'ai déjà nommé Étienne Marcel. Il y a de grandes idées dans la tête de cet homme, monseigneur, et ses mains tiennent, à l'heure qu'il est, le fil des destinées de la France.

— Vous raillez, madame, dit Charles avec un sourire de dédain. Un pareil homme aurait une telle puissance! Le connaîtriez-vous, par hasard?

— Non... mais depuis quelque temps

je cherche dans sa conduite, dans ses actions, dans ses paroles, le secret de l'entreprise qu'il médite. L'exemple du Brabant pourrait bien être contagieux, et le rôle d'Artevelde a de quoi séduire une tête ambitieuse.

— Y pensez-vous! En France!... un Étienne Marcel..... un misérable marchand!

— Ce misérable marchand commande en maître à tout un peuple, et deux fois déjà il a fait trembler le dauphin dans son palais.

— Que concluez-vous de tout ceci ? demanda lentement Charles de Navarre, que cette dernière considération parut toucher particulièrement.

— J'en conclus, sire, qu'en temps ordinaire, le prévôt des marchands, Étienne Marcel, ne vaudrait pas un de vos regards ; mais qu'à l'époque où nous sommes, époque de bouleversements et de tempêtes...

— Il est de ceux qu'on salue, n'est-ce pas ?

— Vous l'avez dit.

Charles n'avait pas cessé, pendant cet entretien, de contempler Aïssa, et sa beauté imposante l'avait vivement frappé. Fort disposé par caractère à beaucoup attendre de son mérite personnel auprès des femmes, il ne douta pas un instant que le dévoûment de la Candiote ne puisât sa source dans un sentiment plus tendre, et passant tout à coup d'une réserve excessive à une extrême confiance :

— Savez-vous bien, dit-il, que si je me jetais dans l'entreprise dont vous me tracez le plan, je ne voudrais pas avoir d'autre conseiller que vous? Beauté, pénétra-

tion, génie, le ciel s'est plu à tout vous donner. Adorable Aïssa, achevez de me dévoiler votre pensée, et dites-moi...

— Appelez-moi simplement Aïssa, répliqua la Candiote en éloignant sans affectation son siége de celui du roi, et dispensez-vous de ces formules galantes qui ne serviraient qu'à distraire votre esprit des grands intérêts qui nous occupent. Je suis venue vous entretenir d'affaires sérieuses : écoutez-moi sérieusement.

Charles parut moins désappointé que

surpris. Sa curiosité était excitée à un tel point qu'il sentit à peine le froissement que devait infliger un pareil accueil à son amour-propre.

Aïssa reprit :

— Je vous dois une explication, et cette explication vous révélera tout le secret de ma conduite. J'aime, monseigneur...

Le roi fit un mouvement.

— Ma franchise vous étonne ; elle ne se

bornera pas à ce simple aveu. L'homme que j'aime réunit en lui tant de qualités supérieures, et la passion qu'il m'a inspirée s'est tellement identifiée avec ma vie, que mon orgueil et mon cœur portent d'eux-mêmes son nom sur mes lèvres... Il s'appelle Robert de Fenestrange.

— Encore cet homme! toujours cet homme!

— On vous a déjà parlé de lui?

— Sang-Dieu! je le crois bien. Il m'a

déjà pris ou pillé je ne sais combien de châteaux-forts, et je vais le recommander au captal de Buch, mon meilleur capitaine. En attendant — pardonnez-moi, belle Aïssa, de nourrir de si mauvaises intentions à son égard — s'il a le malheur de me tomber sous la main, je le ferai pendre haut et court.

— Vous auriez tort, sire.

— Ah!

— Sans doute. Robert de Fenestrange

commande à des bandits, c'est vrai ; mais il serait digne de commander à des héros. Tête ardente, cœur indomptable, il fera triompher la cause à laquelle il se dévouera. Voulez-vous de lui pour servir la vôtre?

— Le Routier de Normandie !... lui !... il consentirait !...

— Réfléchissez.

Et en disant ce mot, Aïssa se pencha lé-

gèrement du côté de la fenêtre qui se trouvait près d'elle, comme si elle eût cherché à découvrir quelque chose à l'extrémité la plus éloignée de la route, éclairée à blanc par le soleil.

— Mais, reprit Charles après un silence, on dit le Routier de Normandie imbu de je ne sais quelles idées chevaleresques sur l'état présent de la monarchie... Ces idées lui ont été inspirées par son père, le vieux comte de Fenestrange, qui était, s'il m'en souvient bien, tout dévoué au roi Jean et à ses fils.

— Que vous importe son passé, s'il vous consacre désormais son avenir!

— Mais qui le déterminera?...

— Moi.

— Vous croyez pouvoir répondre de le mettre dans mes intérêts?

— J'en réponds.

— Soit. L'acquisition n'est pas à dédai-

gner, et ce serait folie à moi de repousser votre offre. Mais où se trouve en ce moment messire Robert de Fenestrange?

— Je ne l'ai pas revu depuis le jour où le comte, son père, l'a banni de sa présence, répondit la Candiote, dont l'œil semblait toujours fouiller dans les profondeurs du lointain; mais il était, il y a peu de jours encore, près de Dieppe, au château de Pontal, qui lui vient de sa mère.

— Oh! je sais, dit Charles, une bicoque.

— C'est vrai, répondit Aïssa, tandis que Fenestrange, dont le comte a investi en mourant son fils Raoul, est une excellente forteresse, n'est-ce pas?... Mais patience... Dans trois jours, puisque vous acceptez ma proposition, non-seulement la compagnie de Robert, mais le château de Fenestrange seront à vous.

— Non pas sans quelques difficultés, dit le roi, puisque le château appartient à Raoul...

— Dans trois jours, Robert en sera seul maître.

— Raoul a des droits... observa Charles, et je ne présume pas qu'il les abandonne sans faire résistance.

— On ne résiste pas à la main de Dieu, — et c'est la main de Dieu qui frappera Raoul, répondit solennellement Aïssa.

Subjugué par cette assurance qui semblait ne laisser prise à aucune objection, le roi de Navarre contempla un instant la Candiote en silence.

— Et maintenant, reprit-elle, voici mes

conditions. Quand la voie que vous ouvre aujourd'hui Aïssa vous aura conduit au succès ; quand le bras de Robert aura terrassé le dernier de vos ennemis ; quand vous aurez, en un mot, ceint la couronne royale de France, la plus belle et la plus glorieuse de toute l'Europe, je demanderai à Votre Majesté, pour l'homme qui sera alors mon époux, le gouvernement de cette Normandie dont vous lui devrez la possession.

Charles allait répondre. Aïssa l'arrêta d'un geste.

— Je ne réclame de vous aucune promesse, aucune garantie, dit-elle. Je remets cela au jour où j'aurai accompli en votre faveur quelque acte décisif qui ne vous puisse laisser aucun doute sur mes intentions. En attendant, je pars pour Paris, où je compte vous voir avant peu.

— Mais... dit le roi.

— Votre intérêt l'exige. Venez... et surtout ne tardez pas.

— Un délai de trois semaines vous pa-

raît-il trop long? demanda le roi, qu'on eût dit convaincu malgré lui?

— Trois semaines, soit. J'y serai avant vous... D'ici là, je vous tiendrai au courant de ce qui pourrait vous intéresser, et peut-être...

Elle s'arrêta brusquement comme distraite par une autre idée.

Un imperceptible point noir venait de surgir à l'horizon, et le regard d'Aïssa,

fendant l'espace, s'y attachait avec une fixité dévorante.

— Qu'apercevez-vous donc là-bas? demanda le roi.

— Oh! pardon, monseigneur, une distraction... ce cavalier qui vient vers nous à toute bride et dont j'admirais involontairement l'intrépidité.

— Le fait est qu'il doit être bon écuyer,

dit Charles en regardant à son tour sur la route, car il va d'un train !...

— Monseigneur, reprit la Candiote en proie à une émotion qui avait couvert son visage d'une rougeur subite, vous connaissez mes projets, j'ose espérer que vous n'y serez pas contraire. Permettez-moi de me retirer.

Charles de Navarre s'inclina, offrit avec grâce sa main à la Candiote, et la reconduisit galamment jusqu'à l'escalier.

Quand elle se fut éloignée, il murmura :

— Qui que tu sois qui m'as envoyé cette femme, ciel ou enfer, merci ! J'ai dans l'idée qu'elle fera plus pour mon triomphe que ne ferait une armée entière.

Pendant ce temps, Aïssa était descendue.

Elle se dirigea vivement vers la porte principale du château, et trouvant le pont-

levis abaissé, gagna précipitamment le bord du chemin.

Au moment où elle arrivait, le cavalier dont nous avons tout à l'heure signalé la course furieuse, imprimait à son cheval un brusque mouvement d'arrêt, et mettait pied à terre.

— Lorenzino! s'écria Aïssa folle de bonheur; déjà de retour! mais c'est un miracle!... Pauvre enfant! quelle fatigue, et comme vous avez chaud!

— Je vous avais promis d'être revenu aujourd'hui, maîtresse, répondit le page, et je serais mort plutôt que de manquer à ma promesse.

— Bon Lorenzino !... et, ajouta-t-elle avec anxiété, vous l'avez vu, lui ?

Une pâleur soudaine couvrit le front de Lorenzino. Mais reprenant courage :

— Oui, dit-il. J'ai appris au château de Pontal que messire Robert de Fenestrange

s'était dirigé du côté de Rouen. A Rouen, on m'a montré la porte par laquelle il était sorti avec sa compagnie et en suivant pas à pas les traces indiquées, j'ai fini par le rejoindre.

— Et que vous a-t-il dit? Parlez, Lorenzino, mais parlez donc!

— Il m'a remis ceci pour vous, répondit le jeune page en présentant une lettre à Aïssa. C'est un rendez-vous qu'il vous désigne, continua-t-il pendant que la Candiote lisait à voix basse, et il vous supplie de n'y point manquer.

— Oh ! j'y serai, j'y serai ! s'écria Aïssa en relisant encore avec une sorte de joie fébrile les quelques lignes écrites par Robert.

Et elle rentra dans le château, rayonnante, le sourire aux lèvres, couvrant sa lettre de baisers et sans s'apercevoir que Lorenzino, dont elle oubliait la présence, la contemplait d'un air morne, l'œil fixe et désespéré.

CHAPITRE SEPTIÈME

VII

Le fanal de la Maugrabine.

Le jour tirait à sa fin ; le sire de Thorak, accoudé à l'une des fenêtres du château de Navarre, avait les yeux tournés vers un grand jardin qui s'étendait au-dessous de lui et paraissait absorbé par les jeux de

quelques pages qui luttaient entre eux de force et d'adresse, et pourtant sa pensée était toute ailleurs, comme on put en juger par cette exclamation qui lui échappa tout à coup :

— Par le ciel et ses étoiles ! jamais découverte astrologique ne m'a causé le quart du plaisir que me fait éprouver la découverte toute simple et toute vulgaire que je viens de faire aujourd'hui. Ah ! chère Maugrabine ! je tiens entre mes mains une vengeance dont ta science et ta ruse ne te garantiront pas, je le jure.

Un coup léger frappé sur son épaule interrompit brusquement ce monologue. Il se retourna et se trouva en face d'un homme vêtu avec une simplicité sous laquelle il eût été impossible de soupçonner un roi.

— Vous, sire, sous un pareil costume! s'écria Thorak ; inutile de vous demander si vous êtes en bonne fortune.

— Oh! dit le roi avec humeur, bonne n'est pas précisément le mot.

— Vous auriez trouvé de la résistance ?

— Eh sans doute !

— Quelle est donc cette belle si inexorable ?

— Toujours cette petite Gillette.

— J'aurais dû le deviner à ce vêtement, le même que portait le capitaine Vargas

au début de cette aventure. Ah ça ! la vertu de cette enfant est donc bien tenace ?

— Si tenace, que décidément j'y renonce.

— Allons donc ! vous n'y songez pas, sire. Quoi ! vous, Charles de Navarre, beau et persuasif, habile et tout puissant, vous vous avoueriez vaincu par une petite fille obscure, naïve, sans esprit et sans expérience de la vie ! Ce serait une honte pour vous, une tache ineffaçable dans l'histoire de vos galanteries, et je vous suis trop

dévoué, je suis trop jaloux de toutes vos gloires pour permettre que vous demeuriez sous le coup d'un échec aussi humiliant.

— Je te dis que ma patience est à bout et que je suis incapable d'essayer maintenant une seule tentative.

— Si pourtant celle-là devait être décisive, dit Thorak avec un accent qui excita l'attention du roi.

Charles de Navarre regarda fixement

son ancien astrologue, et lui frappant familièrement sur l'épaule :

— Voyons, lui dit-il, quelle infamie as-tu à me proposer?

— Si c'est une infamie, dois-je me taire? demanda Thorak.

Charles se mit à sourire et Thorak reprit :

— Je parierais, sire, que vous me croyez l'ennemi de la Maugrabine.

— Quelque peu.

— Eh bien, sire, c'est une erreur ; je rends justice aux talents de Zarita et suis le premier à reconnaître que si elle n'entend rien au langage des astres, elle n'a pas son égale dans l'art de fabriquer des philtres de toutes sortes et de toutes vertus, depuis celui qui éteint l'âme avec la rapidité de l'éclair, jusqu'à celui qui, moins violent, se borne à procurer un sommeil profond à la vierge intraitable dont la vertu a besoin de cette ruse innocente pour succomber.

— Ah! fort bien, s'écria Charles, je te comprends, c'est-à-dire que tu me proposes d'employer avec Gillette...

— Un petit narcotique fabriqué par les mains intelligentes de la Maugrabine.

Charles de Navarre réfléchit quelques instants; puis faisant un geste qui annonçait que son parti était pris :

— Zarita est-elle chez elle? demanda-t-il à Thorak.

— Oui, sire; sa lumière brille déjà au haut de la vieille tour.

Il montrait du doigt une vieille tour entièrement isolée, si étroite, qu'on l'eût prise de loin pour une colonne, si noire et si lézardée, qu'on eût dit qu'elle allait crouler au premier coup de vent. Une volée de corbeaux tournoyait autour du faîte, faisant retentir l'air de leurs croassements, venant se percher sur l'angle à moitié rongé de pierres qui faisaient saillie, puis reprenant tout à coup leur vol circulaire et leurs cris bruyants. A la dernière fenêtre, la plus étroite, la plus

noire et la plus dégradée, une lumière rougeâtre s'allumait invariablement dès les dernières lueurs du jour ; on eût dit un rayon du soleil couchant, tombé là au moment de disparaître et qu'une puissance surnaturelle y tenait renfermé. Les paysans apercevaient de loin cette lumière sinistre ; ils se la montraient avec effroi et l'appelaient *le fanal de la Maugrabine.*

— Vous verrez qu'un jour, dit Thorak, la tour et la sorcière s'abîmeront ensemble.

— Et si ce malheur arrive, dit Charles

avec ironie, je parie bien que tu pleureras plutôt la tour que la sorcière.

— Pas plus l'une que l'autre, sire; car, sur mon âme! chaque fois que je gravis les degrés de ce vieux monument, je tremble de les sentir disparaître et crouler sous mes pieds.

— Cette idée-là m'est venue quelquefois comme à toi, et pourtant la Maugrabine ne veut pas d'autre habitation.

— Il ne faut pas la contrarier, sire

puisqu'elle se trouve bien là, et je vous engage à l'y laisser.

— Allons la voir, dit le roi.

Un instant après, ils montaient l'escalier étroit et rapide qui conduisait au haut de la vieille tour. Parvenu à la dernière marche, le roi frappa trois coups à intervalles égaux à une petite porte basse; un moment après, la porte s'ouvrait et il entrait avec Thorak dans le laboratoire de la Maugrabine.

— Vous n'êtes pas seul, sire, dit Zarita

en jetant un regard de travers sur Thorak, vous m'aviez pourtant promis de ne jamais introduire un étranger chez moi.

— Thorak ne saurait être considéré comme un étranger, répondit Charles; ne cultive-t-il pas la même science que toi? ne possède-t-il pas les mêmes secrets merveilleux et surnaturels ?

— Thorak est pire qu'un étranger, répliqua la Maugrabine, c'est un imposteur. C'est grâce a lui et à ses pareils qu'au lieu de parler de la science sublime de

l'astrologie avec le respect qu'elle mérite, certaines gens osent aujourd'hui la tourner en raillerie, comme vous le faites en ce moment.

— Vous me traitez durement, Zarita, dit Thorak. Eh bien ! par l'âme de mon père ! vous avez tort, car, pour mon compte, je professe la plus haute estime pour vos talents, et tout à l'heure encore je faisais votre éloge à notre seigneur le roi.

— Eh bien ! je vous rendrai la pareille en disant au roi que je lui conseille sincè-

rement de s'attacher un serviteur tel que vous, attendu qu'il n'en trouvera jamais un qui ait la conscience plus souple, le caractère plus bas, l'âme plus noire, le cœur plus corrompu, et qu'un tel personnage est un instrument précieux dans les mains d'un prince habile.

— Miséricorde ! quel panégyrique ! dit Thorak en s'inclinant ironiquement.

— Mais il me concerne bien un peu aussi, dit Charles, et nous pouvons en prendre chacun notre part.

— Cela vous regarde, ce n'est pas mon affaire, répliqua brusquement la Maugrabine.

— Décidément, reprit le roi, il paraît que Thorak t'inspire peu de sympathie.

— Je hais et méprise tous les hommes.

— Tous ?

— Tous.

— Il y a bien une exception au moins ?

— Pas une.

— Cependant, ne fût-ce que moi? dit Charles d'une voix brève.

— Vous! répondit Zarita en lui jetant un regard rapide, que vous ai-je promis? Fidélité, voilà tout. Je vous sers fidèlement, ma promesse est remplie; que vous importent mes sentiments?

— Soit, mais...

— Ne m'en demandez pas compte, vous ne les connaîtrez pas.

— Au reste, que m'importe!... mais une observation : pour se croire le droit de mépriser ainsi les autres, il faut se sentir bien fort soi-même.

— Je me sens forte dans ma conscience.

— Tant mieux, car, en vérité, je craignais que tu ne fusses tourmentée par certain souvenir... une peccadille, il est vrai : un mari empoisonné, c'est si peu de chose!

L'œil noir de la Maugrabine flamboya tout à coup à ces paroles.

— Oh ! sire, dit-elle d'une voix sombre, vous savez bien que si jamais crime fut excusable, c'est celui-là ; vous savez bien qu'une nécessité terrible, implacable, me força d'accomplir ce crime pour en empêcher un cent fois plus infâme.

— Enfin, dit Charles, je t'ai fait grâce ; n'en parlons plus.

— Oui, vous m'avez fait grâce, dit la Maugrabine avec une profonde amertume ; mais à quel prix ?

— Tu étais libre de refuser.

— Et de mourir; et j'ai voulu vivre, je l'ai voulu et je sais pourquoi. Au reste, ce n'est pas vous que j'accuse, je connais la source de mes malheurs, elle est ailleurs que dans la volonté des hommes : vous et les autres, vous n'êtes que les instruments aveugles d'une desttnée terrible, d'un anathème funeste qui pèse sur ma vie et la remplira de fiel jusqu'à sa dernière heure, si je ne parviens.... Mais que vous importe mon passé, que vous importe mon sort? Vous êtes venu ici pour me donner un ordre, soit : je vous écoute et suis prête à vous obéir comme une esclave dévouée.

— Tu as deviné, Zarita, dit Charles,

j'ai besoin de toi et c'est ce qui m'amène ici.

— Et quel genre de service dois-je vous rendre aujourd'hui? demanda la Maugrabine avec hésitation.

— Oh! que ta conscience se rassure, c'est la chose du monde la plus simple et la plus innocente.

— Vous m'effrayez toujours quand vous me parlez ainsi.

— Je te dis que tu t'effraies à tort, car

cette fois aucune existence n'est menacée. Voilà ce que c'est ; je connais une jeune fille charmante que l'on nomme...

— Sire, interrompit vivement Thorak, vous ne voudriez pas la compromettre ; à quoi bon divulguer son nom ?...

— Tu as raison, dit le roi.

Et s'adressant de nouveau à la Maugrabine :

— Enfin, cette jeune fille, je m'y inte-

resse, sa santé m'inquiète quelque peu, et je voudrais lui procurer un sommeil agréable et surtout très profond.

— A merveille, sire, dit la Maugrabine avec un sourire ironique, je vois maintenant ce que vous appelez un projet innocent.

— Tu comprends ce qu'il me faut, c'est l'essentiel; hâte-toi donc de préparer le breuvage dont j'ai besoin.

— Je vais le faire, car, je vous le ré-

pète, je suis votre esclave ; mais je vous jure que j'aimerais mieux vous livrer la vie d'un homme, que l'innocence d'une jeune fille.

— En vérité, ma pauvre Zarita, tu as des préférences incroyables.

Et puis, reprit la Maugrabine, n'êtes-vous pas un peu honteux d'employer de pareils moyens?

— Quant à cela !... s'ecria le roi avec un ricanement.

— Oh! dit vivement Zarita, ne vous méprenez pas, ce n'est pas à votre cœur que je m'adresse, mais à votre amour-propre. Or, je vous dis qu'il n'appartient qu'aux hommes complètement déshérités par la nature de descendre à de tels expédients, et qu'il est à la fois plus noble et plus doux, pour un roi beau et brillant comme vous l'êtes, de ne devoir son triomphe qu'au seul mérite de sa personne.

— Je me suis dit cela avant toi, Zarita, mais on se trouve parfois avoir affaire à des natures trop naïves ou trop vulgaires pour apprécier ce mérite que tu veux bien

reconnaitre, et c'est précisément ce qui m'arrive aujourd'hui. En pareil cas, on foule aux pieds les petits scrupules de l'amour-propre pour en finir à tout prix et par tous les moyens possibles ; c'est à quoi je suis toujours résolu en dépit des frais d'éloquence que tu viens de faire.

— Mais cette jeune fille, s'écria la Maugrabine avec indignation, vous souillez son honneur, vous brisez sa vie entière pour le caprice d'un instant ! Le calme de son âme, l'innocence de son cœur, vous...

— Un instant, un instant ! superbe Za-

rita, interrompit Charles d'un ton railleur, tu m'as promis à l'instant même de ne pas t'adresser à mon cœur, et tout aussitôt voilà que tu oublies ton engagement.

— C'est vrai, dit la Maugrabine, comprimant tout à coup sous un ton glacial le mépris et la colère qui se trahissaient, malgré elle, sur sa physionomie; ce que je tente là est absurde et digne d'exciter votre pitié.

Et sans ajouter un mot de plus, elle souleva une portière en tapisserie, et prenant une petite lampe de fer, elle passa

dans une autre pièce, plus petite et plus sombre que celle où elle laissait le roi de Navarre et Thorak.

— Eh bien ! sire, dit Thorak dès qu'elle eut disparu, voilà donc la femme dont la science vous a inspiré plus de confiance que la mienne ! une créature grossière qui méconnaît à chaque instant le respect qu'elle doit à Votre Majesté, qui n'ouvre la bouche que pour vous jeter à la tête des sentences mortifiantes ou vous pronostiquer des événements fâcheux. L'agréable sorcière que vous avez là !...

— C'est justement là l'avantage que je

lui trouve sur toi, mon cher Thorak. Tu n'avais jamais à m'annoncer qu'un avenir gai et couleur de rose, une réussite complète dans tous mes désirs, la ruine de tous mes ennemis et la réalisation de toutes mes ambitions; si bien qu'à force de vouloir m'être agréable, tu m'as mis en défiance sur ta sincérité. Quelle différence de toi à la Maugrabine ! elle, au contraire, me dit la vérité, quelle qu'elle soit, et n'hésite jamais à me prédire les choses les plus effroyables, sans s'inquiéter le moins du monde de gagner mes bonnes grâces ou d'exciter ma colère. Sa franchise est si rude et si inexorable, que j'oserais à peine lui demander quelle sera ma fin.

— Et vous ferez bien, sire, de ne pas me demander cela, dit la Maugrabine, qui venait de rentrer sans être aperçue des deux hommes.

— Tu sais donc quelle mort sera la mienne? demanda le roi en affectant un ton léger.

— Je le sais, et c'est pour cela que je vous dis : Ne me le demandez pas.

— C'est donc bien effrayant? reprit Charles en essayant de rire.

Thorak haussa les épaules.

— Vous êtes bien bon de vous arrêter à ses paroles, sire; ne vous ai-je pas dit que vous mourriez sur un lit de fleurs?

— Un lit de fleurs! répéta la Maugrabine.

Et sa figure sombre s'éclaira d'un sourire si lugubre, que le roi ne put s'empêcher de frissonner.

— Eh bien! lui dit-il, qu'as-tu à répondre à cela?

— Moi, dit-elle en reprenant subitement

son calme habituel, je vous engage à croire fermement le sire de Thorak et à ne plus occuper votre esprit d'un sujet aussi pénible.

— Je suivrai ton avis, répondit Charles.

— Maintenant, reprit-elle, voici ce que vous m'avez demandé.

Elle lui remit une dragée toute ronde et couleur de rose.

— Quoi ! dit Charles, ce bonbon...

— Produira l'effet que vous désirez.

— A merveille. Bonsoir, Zarita.

— Adieu, sire.

Elle prit sa lampe et éclaira les deux hommes. Charles de Navarre était soucieux. Évidemment, les paroles mystérieuses de la Maugrabine sur le genre de mort qui l'attendait agissaient sur son esprit.

CHAPITRE HUITIÈME

VIII

Zarita et sa fille.

Le roi avait regagné son palais sans proférer un seul mot.

— Qu'a donc Votre Majesté ? lui demanda Thorak. Aurait-elle pris au sérieux les visions insensées de cette sorcière ?

— Moi! répondit vivement Charles, je n'y songe même plus.

Mais ses yeux se tournèrent tout à coup vers la tour, trahissant ainsi l'objet de sa préoccupation.

— Tiens, dit-il, la lumière de Zarita a disparu de son laboratoire. et la voilà qui descend les degrés de la tour.

— Oui, oui, c'est bien cela, dit Thorak.

— Où peut aller la Maugrabine à pareille heure?

— Tenez-vous beaucoup à le savoir, sire?

— Oh! pure curiosité.

— Qui sait! Peut-être avez-vous, à votre insu, un intérêt plus sérieux à connaître ce secret.

— Oh! oh! tu me fais l'effet d'en savoir bien long sur ce point.

— Peut-être.

— Alors, parle.

— Sire, permettez-moi d'abord une question : A quelle heure allez-vous chez la petite Gillette ?

— A cinq heures du matin.

— Et peut être y allez-vous à cette heure parce qu'une vieille femme y passe la nuit et en sort aux premières lueurs de l'aube.

— Ah ça! tu t'es donc permis de m'épier ?

— Non, pas vous, sire, mais la femme

dont je vous parle. Or, voulez-vous que je vous dise ce que c'est que cette femme ?

— Dis donc.

— Eh bien ! c'est la mère de Gillette.

— Je m'en doutais bien un peu.

— Et le nom de cette mère, voulez-vous le savoir !

— Sans doute.

— On l'appelle la Maugrabine.

— Zarita! s'écria Charles stupéfait.

— Zarita!

Le roi partit d'un éclat de rire et Thorak l'imita avec une joie qui n'avait rien d'affecté.

— Par le diable? s'écria Charles tout rayonnant, elle est bien fine et bien rusée, mais je parierais qu'elle est à cent lieues de soupçonner à qui est destiné ce joli bonbon rose si séduisant et si trompeur à l'œil.

— Et maintenant, dit Thorak en se

frottant les mains, vous savez où va la Maugrabine.

Cependant, avant de se rendre chez sa fille, la Maugrabine allait faire visite à un personnage chez lequel Thorak eût été bien surpris de la voir entrer; c'était le père Eustache, l'aumônier de Charles de Navarre. Le saint homme était absorbé par la lecture d'un livre de prières lorsque Zarita se présenta devant lui. Il leva la tête et, dès qu'il l'eût reconnue, sa physionomie prit une expression austère et glaciale.

— Vous serez donc toujours dur et

inexorable pour moi ? dit la Maugrabine en s'arrêtant à quelques pas du prêtre ?

— Dites-moi sans tarder ce qui vous amène ici, lui dit le père Eustache sans répondre à ce reproche, car j'ai hâte de reprendre mes prières.

— Ce qui m'amène ? Mais vous le savez bien, s'écria Zarita avec énergie, ignorez-vous donc que je n'ai qu'une chose à vous demander, toujours la même : l'absolution de cette faute que j'ai commise dans un jour de misère et d'égarement, et dont je

tremble toujours de voir retomber la peine sur mon enfant, sur ma fille adorée?

— Et quand cela serait, répliqua le prêtre avec une sévérité inflexible, oseriez-vous accuser la justice de Dieu? Vous tremblez pour votre enfant, dites-vous? Et l'enfant que vous avez exposé à toutes les hontes, à toutes les douleurs, à toutes les tentations de la misère; l'enfant dont vous avez perdu l'âme peut-être, n'avait-il pas aussi une mère qui l'adorait et dont, grâce à vous, la vie se sera usée dans le désespoir et dans les larmes! Non, non,

point d'indulgence pour celle qui fut sans pitié ! Point d'absolution, point de pardon pour le crime jusqu'au jour où il sera réparé, où vous aurez retrouvé l'innocent perdu par vous ! Jusqu'à ce jour, la colère de Dieu sera sur vous et sur les vôtres.

— Mais ma fille, elle, ma fille est innocente, s'écria la Maugrabine avec des sanglots.

— L'enfant confié à vos soins était innocent aussi.

— Vous savez tous les efforts que j'ai tentés pour le retrouver.

— Je ne vous dirai qu'un mot pour finir; tant que ces efforts resteront infructueux, pas d'absolution! Et maintenant laissez-moi prier.

•

— Oh! cet enfant! cet enfant! s'écria la Maugrabine en sortant, le front dans ses mains, mon Dieu, prenez pitié de moi! Mon Dieu, faites que je le retrouve enfin!

Elle s'élança d'un pas rapide à travers les rues tortueuses de la ville, ensevelies à cette heure dans une obscurité profonde. Malgré ces épaisses ténèbres, malgré l'a-

gitation à laquelle elle était en proie, elle marchait sans hésitation dans le labyrinthe de ruelles qui se croisaient sur son passage. On devinait que ce chemin lui était familier, et qu'elle avait dû le parcourir bien des fois déjà. Enfin, elle arriva aux portes de la ville, passa outre, et s'en fut frapper à la petite porte de la maison habitée par Gillette. Cette porte lui fut ouverte aussitôt, et un instant après elle était introduite dans la chambre de la jeune fille.

— Ma mère!

— Mon enfant! s'écrièrent en même

temps Gillette et la Maugrabine en s'élançant l'une vers l'autre.

— Et Marion? demanda Zarita après avoir étreint sa fille dans un long embrassement, elle te laisse seule; où est-elle donc?

— Elle dort, mère; c'est moi qui ai voulu qu'elle allât prendre du repos.

Puis attirant à elle la Maugrabine avec une familiarité caressante :

— Asseyez-vous là, dit-elle en la forçant à s'asseoir dans un fauteuil.

Et approchant un tabouret, elle prit place aux pieds de la Maugrabine.

— Maintenant, ajouta-t-elle, la tête penchée sur sa main, le coude appuyé sur les genoux de Zarita et les yeux fixés sur les siens, maintenant, embrassez-moi encore et dites-moi que vous m'aimez toujours.

Zarita contempla la jeune fille avec un ravissement inexprimable; puis se penchant lentement vers elle et la baisant au front :

— Si je t'aime! ma Gillette, murmura-t-elle d'une voix vibrante d'émotion, si je t'aime! Oh! tu ne sauras jamais la grandeur de mon amour; tu ne pourras jamais soupçonner à quels sacrifices inouïs je me suis condamnée pour toi, pour ton bonheur.

— Vous, ma mère, vous malheureuse, et à cause de moi! oh! mais je ne le veux pas! s'écria tout à coup la jeune fille.

— Que m'importe! mon enfant, répliqua Zarita en pressant contre elle la char-

mante tête de Gillette, pourvu que Dieu veille sur toi et que je te conserve toujours pure et heureuse.

Elle ajouta après un moment de silence, et comme poursuivant à haute voix quelque secrète et terrible pensée :

— Oh ! mais cette absolution, tant que je ne l'aurai pas, je tremblerai toujours pour ma Gillette, mon enfant adorée.

— Une absolution ! que voulez-vous dire, ma mère ?

— Rien, rien! dit vivement Zarita; je ne sais où j'avais l'esprit.

Elle reprit aussitôt, en fixant sur sa fille un regard tout chargé de tendresse :

— Mon enfant, ma chère Gillette, longtemps le malheur s'est appesanti sur moi; en ce moment encore il plane sur ma tête, et comme toute ma vie, toute ma joie, tout mon bonheur sont concentrés sur toi, sur toi seule, c'est pour toi que je tremble, c'est toi que le malheur doit menacer à coup sûr. Oh! je t'en supplie, mon enfant, aie toujours présente à l'esprit la recommandation que je te renouvelle chaque

jour, ne te hasarde jamais à mettre les pieds hors de cette demeure ; ne te montre pas, reste soigneusement cachée à tous les yeux, toujours ignorée de tous ; à cette condition seule, je puis espérer de te sauver du péril qui te menace sans cesse. Gillette, ma chère Gillette, fais-moi de nouveau cette promesse, je ne saurais trop l'entendre pour apaiser l'anxiété de mon âme quand je suis loin de toi.

Gillette baissa la tête, devint très pâle et murmura d'une voix inintelligible :

— Oui, ma mère, je vous promets.

Elle s'arrêta ; le mensonge ne pouvait sortir de sa bouche innocente.

— Qu'as-tu donc, mon enfant ? s'écria Zarita effrayée du changement qui venait de s'opérer tout à coup sur le visage de Gillette, tu es bien pâle !

— Je ne sais, mère, répondit la jeune fille toute tremblante, une indisposition.

— Tu es malade ?

— Oui, oui, c'est cela, dit vivement

Gillette, je suis un peu malade depuis quelques jours.

— Et tu ne me le disais pas! s'écria Zarita avec angoisse.

Elle la regarda fixement.

— Oui, oui, dit-elle, non-seulement tu es bien pâle, mais tu as dans le regard quelque chose d'étrange que je ne t'ai jamais vu.

— Ce n'est rien, ma mère, ne vous inquiétez pas.

— Que je ne m'inquiète pas quand tu es malade! Oh! je n'aurai de repos que lorsque tu auras recouvré la santé. Heureusement je sais une plante dont la vertu salutaire te rendra toutes tes couleurs et tout ton calme, et je l'irai cueillir sans retard la nuit prochaine, dans la contrée où elle croît, là-bas, au pied d'une masse de roches sombres, non loin du château de Fenestrange.

— Mais, ma mère, je vous jure qu'il est inutile...

— Laisse-moi faire, mon enfant, du

moment qu'il s'agit de ton bonheur et de ta santé, je ne prends conseil que de ma tendresse. Tu ne me verras donc pas la nuit prochaine. Mais l'heure s'avance, l'aube va bientôt venir, je ne veux pas qu'on me voie sortir d'ici, adieu. Surtout rappelle-toi toujours ma recommandation et la promesse que tu m'as faite. Si tu y manquais une seule fois, mon enfant, tu ne sais pas à quels dangers tu serais exposée. Adieu, adieu.

Gillette se jeta dans les bras de sa mère pour cacher la rougeur qui venait de succéder tout à coup à l'extrême pâleur qui avait excité l'inquiétude de Zarita.

Toutes deux s'embrassèrent avec effusion, puis la Maugrabine partit enfin, regardant à droite et à gauche avant de sortir et observant toutes sortes de précautions pour n'être pas vue.

Elle était à peine à cent pas de là, lorsque deux coups furent frappés à la porte de Gillette. La jeune fille tressaillit, devint toute tremblante et demeura immobile au milieu de sa chambre, en proie à la plus cruelle anxiété, car elle avait reconnu, dans la manière dont ces deux coups étaient frappés, la main du capitaine Vargas, et son cœur l'entraînait vers la

porte, tandis que sa conscience, lui rappelant le serment qu'elle venait de faire à sa mère, lui commandait de ne pas recevoir celui qu'elle aimait déjà de toute la puissance d'un premier amour. Deux coups frappés de nouveau, avec plus de force et de précipitation que la première fois, mirent fin à l'incertitude de Gillette, et il arriva ce qui arrive toujours quand il y a lutte dans le cœur d'une jeune fille entre la voix de sa conscience et l'entraînement du cœur, c'est-à-dire qu'elle courut ouvrir au capitaine.

— Gillette, chère petite Gillette, s'écria

Charles de Navarre en entrant dans la chambre de la jeune fille, que je suis heureux de vous revoir et combien vous m'avez fait trembler en tardant si fort à m'ouvrir.

— Ah! messire capitaine, s'écria Gillette toute tremblante et toute émue de sentir sur ses mains les lèvres du prétendu Vargas, je vous en supplie, s'il est vrai que vous m'aimiez comme vous le dites, ne demeurez pas ici une minute de plus, car je commets une grande faute et un gros péché en vous recevant contre la volonté de ma mère, à qui je viens de

promettre encore tout à l'heure de n'ouvrir ma porte à qui que ce soit au monde.

— Ne vous ai-je pas dit que je serais un jour votre époux, chère Gillette, et pourriez-vous mettre ma parole en doute?

— Oh! non, messire, répondit la jeune fille en se dégageant faiblement de l'étreinte du capitaine qui la pressait dans ses bras avec passion, mais je vous le répète, j'ai fait un serment, et c'est péché mortel que désobéir à sa mère; plus tard, quand vous pourrez devenir mon époux, vous lui parlerez; alors, elle ne s'opposera

pas à ce que je vous reçoive, et moi, n'ayant plus besoin de me cacher d'elle, je serai heureuse, oh! mais bien heureuse de vous voir aussi souvent qu'il vous plaira de venir.

— Vous avez raison, Gillette, et je ne puis que vous approuver, quelle que soit ma douleur de me séparer de vous. Je pars donc, mais pour revenir dans quelques jours supplier votre mère de consentir à notre union.

— Et elle consentira sans hésiter, messire Vargas, s'écria Gillette avec abandon,

car elle ne veut, elle ne rêve que mon bonheur, pauvre mère ! et je lui dirai que je ne saurais être heureuse sans vous.

— Chère Gillette, murmura le capitaine en effleurant de ses lèvres la joue de la jeune fille.

— Oh ! par pitié ! partez, partez à l'instant, s'écria Gillette en s'arrachant de ses bras.

— J'obéis, dit Charles ; mais avant de nous séparer, acceptez de moi un souvenir qui me rappellera sans cesse à votre mémoire.

Il tira de son pourpoint une jolie boîte en or et la présenta à Gillette.

— Qu'est-ce que cela ? dit celle-ci en regardant la boîte avec admiration.

— Un drageoir que je viens d'acheter pour vous, Gillette ; voyez.

Il ouvrit la boîte ; elle était pleine de dragées de toutes formes et de toutes couleurs.

— Oh ! le joli drageoir! s'écria la jeune fille.

— Tenez, mangez un de ces bonbons, que je sache s'ils sont à votre goût, lui dit Charles.

Gillette avança ses jolis doigts blancs et prit une dragée au hasard.

— Oh! non, dit vivement Charles, pas cela; prenez plutôt ce joli bonbon rose, si frais et si gracieux à l'œil.

— Volontiers, dit Gillette.

Elle prit le bonbon et le mit dans sa

bouche; Charles de Navarre en choisit un blanc et le mangea aussitôt.

— Maintenant, dit-il en portant à ses lèvres la main de Gillette, adieu et à bientôt. Avant trois jours je parlerai à votre mère.

Gillette voulut prendre la lampe pour l'éclairer et le conduire jusqu'à la rue.

— Ne vous dérangez pas, s'écria Charles, je connais trop bien l'escalier pour m'y laisser choir, et je tirerai la porte de la rue après moi.

Il s'éloigna, lui jeta un dernier baiser avant de disparaître, puis elle l'entendit descendre les degrés de l'escalier.

Elle écouta toujours.

— C'est étrange, murmura-t-elle enfin, je n'entends pas le bruit que fait la porte de la rue en se fermant.

Elle voulut aller à la fenêtre ; mais tout à coup elle s'arrêta et passa sa main sur son front, étonnée de sentir ses paupières se fermer sous l'effort d'un sommeil qui venait de s'emparer d'elle avec la rapidité de l'éclair.

— Mon Dieu ! Qu'ai-je donc? murmura-t-elle.

Elle fit un nouvel effort pour marcher, mais elle sentit que ses jambes fléchissaient sous elle. Alors elle chercha autour d'elle à tâtons et sa main ayant rencontré un siége, elle s'y laissa tomber en balbutiant à voix basse.

— Ma mère ! oh ! ma mère !

CHAPITRE NEUVIÈME.

IX

Rencontre imprévue.

Le jour commençait à décroître. Dans la partie la plus solitaire d'une vaste forêt alors toute nue et toute dépouillée de son feuillage, au fond d'une large excavation tapissée de romarins, encadrée de grands

chênes et de roches bizarres, une scène étrange, moitié sinistre, moitié grotesque se passait à cette heure. Trois cents hommes environ étaient dispersés pêle-mêle sur les flancs et sur les hauteurs qui dominaient l'espèce d'entonnoir creusé là par un caprice de la nature et dont le fond était occupé par une vingtaine d'individus de tout point semblables de mine et de costume à ceux dont nous venons de parler, c'est-à-dire couverts de cuirasses, de cottes de mailles, de heaumes, etc., plus ou moins appropriés à leur corpulence et à l'ampleur de leur tête, portant de longues barbes incultes, et armés de dagues, d'épées et de masses d'armes,

aussi dissemblables entre elles que tout le reste de leur accoutrement. Le groupe d'hommes, réuni dans ce fond, entourait un personnage qui, la tête découverte et les bras croisés, les regardait tous avec une expression de calme et de défi qui le rendait imposant. C'était un homme de trente ans environ, plutôt petit que grand, avec un air de force et de souplesse dans les membres, d'énergie et d'intelligence dans le regard qui lui attirait forcément l'attention.

—Eh bien ! dit-il à un homme de haute taille qui se tenait en face de lui une

corde à la main, êtes-vous décidé à en finir?

— Un instant! un instant! que diable! répliqua celui-ci, par monseigneur Saint-Denis, je n'ai jamais vu jusqu'à présent un chrétien si pressé de se faire pendre.

— C'est qu'aussitôt pendu je serai débarrassé de votre société infâme.

— Là, là, là, c'est étrange comme l'approche de la mort trouble le jugement des gens; c'est une observation que j'ai été souvent à même de faire dans ma pro-

fession, et qui m'a toujours fait penser que l'homme éprouve pour la corde une antipathie aussi invincible que déraisonnable. Que dis-tu de cela, toi, Clochepain, qui passes pour un garçon d'esprit?

— Je dis, répondit Clochepain, que tu as tort de faire languir cet excellent bourgeois, et qu'il devrait être déjà suspendu commodément au magnifique chêne que voilà.

— Eh! mon Dieu! ce serait déjà fait s'il eût voulu dire son nom et sa condition; mais il n'en a rien voulu faire. Or, sup-

posons que ce soit un noble gentilhomme, je ne me pardonnerais jamais de l'avoir pendu au lieu de lui décoller proprement la tête d'un coup de hache, comme sa naissance lui en donnerait le droit. La vie d'un homme n'est rien, la façon dont il la perd est tout ; retiens bien cette maxime, Clochepain.

— Eh, Sainte-Vierge! pourquoi tous ces scrupules, puisque messire Robert, notre chef, a fait choix de la corde?

— Pourtant j'ai le pressentiment que nous commettons là une grave injustice ;

car enfin pourquoi pend-on cet homme? Parce qu'on l'a trouvé porteur de papiers qui prouvent qu'il est en rapport avec le roi d'Angleterre? Or, est-ce un manant ou un bourgeois qu'on envoie jamais près d'un roi? Je vous dis que ce ne peut être qu'un noble personnage et que j'aurai toujours cette pendaison sur la conscience. Enfin puisque le capitaine l'a dit, il le faut bien. Clochepain, approche donc mon échelle de ce chêne, que j'y attache ma corde.

— Bah! à quoi bon une échelle, dit Clochepain.

Il prit un des bouts de la corde entre ses dents et se mit à grimper à l'arbre avec une agilité qui lui attira les bravos de tous les routiers.

— Voilà qui est fait, dit-il au bout d'un instant ; et maintenant, Jean Gaspard, attache l'autre bout de la corde.

Et en un clin d'œil il se laissa glisser le long de l'arbre jusqu'à terre.

Alors Gaspard prit l'autre extrémité de la corde et s'approchant du patient :

— Messire, lui dit-il en s'inclinant, s'il

y a erreur, je vous prie instamment de ne vous en prendre qu'à vous et au capitaine, notre chef, et d'être bien persuadé que s'il ne tenait qu'à moi, vous auriez les honneurs de la hache.

Et ayant fait à la corde un nœud coulant, il la jeta au cou de la victime.

En ce moment, le regard de celui-ci, levé vers le ciel, exprima tout à coup la surprise d'abord, puis un sentiment d'admiration qui l'absorba au point de lui faire oublier complétement la situation critique dans laquelle il se trouvait.

Une femme, debout au sommet d'une roche, examinait toute cette scène depuis un instant, et c'était elle qui venait de jeter cette vive impression dans l'âme du condamné.

— La Candiote! dit Clochepain d'une voix brève à Gaspard, hâte-toi; les femmes ont parfois de si singulières fantaisies!

Gaspard se hâta en effet de monter à son échelle qu'il venait d'appuyer contre le grand chêne auquel Clochepain avait attaché la corde fatale. Mais comme il atteignait le dernier échelon, la voix d'Aïssa l'arrêta brusquement.

— Gaspard ! cria-t-elle, quel est cet homme et qu'a-t-il fait ?

— C'est un traître qui s'entend avec l'Anglais, répondit Gaspard; mais quant à son nom et à son rang, vous serez bien habile si vous pouvez les lui faire avouer. Messire Robert n'a jamais pu les lui arracher de la gorge.

Pendant ce dialogue, Aïssa était descendue et elle ne se trouvait plus qu'à quelques pas du condamné, dont les regards étaient fixés sur elle avec une expression pleine d'ardeur et d'enthou-

siasme. Aïssa s'approcha de lui et le regardant en face :

— Est-ce vrai ce que dit Gaspard? lui demanda-t-elle.

— C'est vrai, répondit le patient, mais ce que j'ai refusé à un chef de routiers, je puis le dire à une femme noble et belle comme vous, si elle daigne m'interroger, si elle est convaincue surtout que ce n'est pas la peur qui me décide à répondre.

— Vous venez de donner un témoignage

trop éclatant de votre courage, pour qu'il soit permis à personne d'en douter, dit Aïssa; vous ne sauriez être retenu par cette crainte et j'espère que vous n'hésiterez pas à me dire, à moi, qui vous êtes, quel nom vous portez et quel pays vous habitez.

— Mon nom est Étienne Marcel, le pays que j'habite est Paris, et quant à ma condition, elle me mettra peut-être un jour en relation avec ces bandits, si je leur échappe, car je suis le prévôt des marchands.

— Marcel! Marcel! le prévôt! murmu-

rèrent à voix basse tous les routiers en regardant celui-ci avec une curiosité dans laquelle il entrait un mélange de crainte et de respect, car ils savaient tous l'influence énorme qu'exerçait cet homme sur le peuple de Paris et le rôle considérable qu'il jouait dans les affaires du royaume.

Quant à Aïssa, après l'avoir considéré quelque temps d'un air tout rêveur, elle se rapprocha tout à fait du lui, mit la main sur la corde passée autour de son cou, l'enleva et la jeta à terre.

— Mais, damoiselle Aïssa, s'écria Gas-

pard tout déconcerté, j'ai reçu l'ordre du capitaine...

— Silence! lui dit Aïssa d'un ton impérieux, on ne pend pas un homme de l'importance et du mérite de messire Marcel comme un misérable de ton espèce : je lui accorde la liberté.

— Est-il possible! vous, madame, s'écria Marcel avec une ardeur dans laquelle on sentait percer un tout autre sentiment que la joie d'avoir échappé à une mort imminente.

— Oui, messire, vous êtes libre, et je

ne vous demande autre chose, en échange du service que je vous rends aujourd'hui, que la promesse de ne pas oublier celle qui vous a sauvé la vie.

— Oh! vous ne pouvez le penser, s'écria Marcel en portant à ses lèvres la main de la jeune fille, vous serez toujours présente à mes yeux et à mon cœur, je le jure par ce qu'il y a de plus sacré au monde.

— On me nomme Aïssa, seigneur Marcel, lui dit la Candiote en dardant sur lui l'éclat de ses beaux yeux noirs regardez-moi bien, et retenez mon nom

et mon visage, car j'ai le pressentiment que nous nous reverrons un jour et que je pourrai mettre votre reconnaissance à l'épreuve.

— Le ciel m'est témoin, madame, répliqua le prévôt, que mon vœu le plus ardent est de voir arriver ce jour-là, et que, quelque soit le moment où il vous plaise de m'appeler à vous et de réclamer mon aide, vous ne trouverez pas au monde de serviteur plus dévoué que Marcel.

— J'y compte, dit Aïssa d'un ton grave et solennel.

Puis se tournant vers les routiers :

— Messire Marcel avait-il un cheval quand on l'a arrêté?

On lui répondit qu'il en avait un.

— Qu'on le lui amène à l'instant.

Deux minutes après cet ordre, le cheval était amené et le prévôt des marchands montait en selle.

Il promit encore une fois à Aïssa reconnaissance et dévoûment avec une effusion

de cœur qui amena un sourire d'orgueil et de triomphe sur les lèvres de celle-ci, puis il piqua son cheval et partit au galop.

— Cet homme, murmura alors Aïssa, je désirais vivement le connaître et me l'attacher; la fortune a dépassé mes vœux.

— Eh bien ! dit Clochepain à Gaspard qui regardait partir Marcel d'un air désappointé, vous avez fait un beau coup avec tous vos délais ! courez donc après maintenant.

— Je confesse ma faute, répondit Gaspard tout contrit, mais c'est une leçon pour l'avenir ; désormais, quand ce serait le pape en personne, — sitôt pris sitôt pendu.

— C'est fort bien, répliqua Clochepain avec humeur, mais nous n'en sommes pas moins privés aujourd'hui, et par ta faute, d'un divertissement sur lequel nous avions compté ; et un prévôt des marchands, ça ne se retrouve pas tous les jours. Si j'étais capitaine, je te condamnerais à avaler ta corde.

Et il s'éloigna en hochant la tête d'un

air aussi triste, aussi désolé que s'il eût été victime de quelque grande catastrophe.

Clochepain marchait ainsi depuis cinq minutes, dévoré du regret d'avoir vu manquer l'exécution de Marcel, lorsqu'en relevant la tête et en jetant les yeux autour de lui pour reconnaître le lieu où il se trouvait, il aperçut au loin une mante rouge qui glissait à travers les troncs rugueux des chênes.

— Par le diable ! murmura-t-il, il me semble avoir déjà vu quelque part cette mante et cette tournure.

Il regarda plus attentivement; puis il s'écria tout à coup :

— Eh! oui, c'est bien cela, je ne me trompe pas. Ah! par ma foi! c'est le ciel qui m'envoie cette occasion de connaître enfin ma destinée.

Il se mit à courir, et en quelques instants il eût bientôt rejoint la mante rouge.

— Eh bonjour! chère Maugrabine, lui dit-il en l'abordant, par quel heureux hasard vous trouvez-vous donc au milieu de cette forêt par ce froid de glace et à l'approche de la nuit?

— Ce n'est jamais le hasard qui me guide dans mes actions, répondit Zarita, et aujourd'hui surtout c'est un intérêt immense qui m'entraîne loin de ma demeure.

— Cornebœuf ! comme dit mon oncle Guiscard, comme vous marchez ! il faudrait être cerf ou lévrier pour vous suivre. Vous avez le front couvert de sueur, ce qui est fort dangereux par un temps froid comme celui-ci. Je vous prédis que vous allez attraper une pleurésie si vous ne consentez à vous reposer un instant. D'ailleurs, il y a un fameux bout de che-

min d'ici Evreux et vous devez être brisée de fatigue.

— La fatigue ! je ne la sens pas.

— Eh bien ! si ce n'est pour vous, ma bonne Zarita, faites cela pour moi.

— Pour toi ! qui es-tu ?

— On me nomme Clochepain et j'ai l'honneur de faire partie de la bande du Routier de Normandie dont la renommée a bien dû venir jusqu'à vous.

— Oui, j'en ai entendu parler, un en-

nemi de Charles de Navarre, mon maître.

— Justement, et comme mes compagnons n'ont rien tant à cœur que de désobliger ledit Charles de Navarre dans les personnes et propriétés qui lui appartiennent, ils se feraient un vrai plaisir de pendre la Maugrabine si je donnais seulement un coup de sifflet pour les amener ici, car ils sont à cette heure à deux pas de nous.

— C'est-à-dire, reprit Zarita en jetant à Clochepain un regard de travers, que tu

espères obtenir par la menace ce que je viens de refuser à la prière.

— Sur mon âme ! vous interprétez mal mes paroles, s'écria Clochepain, voyant qu'elle reprenait sa marche un moment interrompue, c'est une grâce que je vous demande, pas autre chose.. Vous êtes habile dans l'art de prédire l'avenir, et si vous vouliez me faire connaître le mien, je vous jure, foi de Clochepain, que je vous en serais reconnaissant toute ma vie. Remarquez, après tout, que vous êtes de chair et d'os comme les autres, et que si vous vous obstinez à faire plus que ne peuvent supporter les forces d'une femme,

vous pourriez bien tomber malade à la peine, rester au lit et retarder ainsi votre voyage au lieu de l'avancer.

Cette dernière observation parut faire sur l'esprit de Zarita une impression beaucoup plus profonde que ne l'avait espéré le neveu de Guiscard.

— C'est vrai, murmura-t-elle, déjà cette longue marche a alourdi mes jambes; si l'excès de la fatigue allait me mettre dans l'impossibilité de poursuivre mon chemin !

Elle frissonna à cette pensée, puis après un moment de réflexion.

— Allons, dit-elle à Clochepain, je consens à ce que tu me demandes.

Clochepain se frotta les mains.

— Voyons, dit-il, cherchons un endroit où vous puissiez vous reposer commodément et où nous soyons à l'abri de tous les regards, de manière à n'être dérangé par personne.

Il jeta un coup d'œil autour de lui.

— Tenez, dit-il tout à coup en montrant une petite éminence boisée qui surplom-

bait l'entrée d'une grotte d'un aspect pittoresque, voilà notre affaire ; personne ne pourra nous apercevoir dans ce taillis, tandis que nous, nous verrons de tous côtés.

Il précéda la Maugrabine, et un instant après ils étaient assis tous deux juste au-dessus de la grotte, sur un épais tapis de mousse qui enveloppait le pied d'un hêtre gigantesque.

Enchanté à la pensée de savoir enfin s'il verrait se réaliser un jour le rêve dont il se berçait depuis son enfance, l'idée fixe

qu'il n'avait confiée à qui que ce soit, pas même à son oncle Guiscard, Clochepain présentait sa main ouverte à la Maugrabine, lorsque son attention fut attirée par un bruit de pas sur les feuilles sèches ; ses regards et ceux de Zarita se tournèrent en même temps vers la direction d'où venait ce bruit, et ils aperçurent un jeune homme et une jeune femme qui s'avançaient du côté de la grotte.

— Tiens ! tiens ! dit Clochepain en se baissant pour ne pas être aperçu.

— Tu connais ces deux individus ? lui demanda Zarita.

— Je crois bien, c'est notre chef, le Routier de Normandie, et Aïssa la Candiote.

— Ce Robert, n'est-il pas un Fenestrange?

— C'est l'aîné des deux frères; mais silence, car si je ne me trompe, ils cherchent comme nous un endroit pour causer à l'aise, et il me paraît qu'ils ont choisi cette grotte comme le lieu le plus propice.

En effet, les deux amants marchèrent

droit à la grotte et s'arrêtèrent à l'entrée, où ils poursuivirent leur conversation sans soupçonner qu'il y avait là, juste au-dessus de leur tête, deux témoins qui n'en perdaient pas un mot.

CHAPITRE DIXIÈME

X

Projets et serments.

— En vérité, Aïssa, disait Robert à la Candiote, j'ai peine à comprendre la démarche auprès de Charles de Navarre et l'alliance dans laquelle tu m'as engagé avec lui, quand tu sais que depuis le jour

où j'ai pu réunir autour de moi cette bande aussi formidable que dévouée, je lui fais une guerre sanglante, et que déjà je me suis emparé par la force de cinq châteaux défendus par ses soldats.

— Je suppose que ce n'est pas sans un but arrêté que tu t'es déclaré ouvertement l'ennemi du roi de Navarre pendant le temps que nous avons été séparés, répondit Aïssa ; mais voyons, examinons ensemble jusqu'à quel point ce parti était prudent et quel avantage tu pouvais tirer de ces conquêtes.

— Mais, dit Robert en regardant la

jeune fille avec surprise, l'avantage immense de me trouver un jour l'un des plus puissants et des plus redoutables seigneurs suzerains du royaume.

— Puissance éphémère, répliqua la Candiote, car ce colosse aux mille bras qu'on nomme la féodalité repose sur une base déjà ébranlée de toutes parts et va crouler au premier jour sous les coups de la royauté, son ennemie naturelle.

— Y songes-tu, Aïssa ? le roi engager seul une lutte contre nous tous ! il serait écrasé dès la première tentative.

— D'abord le roi n'est pas seul, il a pour lui un auxiliaire puissant dont nul de vous n'a soupçonné jusqu'ici la force, et qui s'élèvera tout à coup comme un géant pour écraser ces superbes seigneurs qui ont méprisé sa faiblesse et pour consolider le trône dans lequel il voit l'unité de pouvoir, seule capable de le débarrasser des mille tyrans qui l'écrasent. Cet auxiliaire, c'est le peuple, dont la cause est intimement liée à celle du roi, parce qu'il subit les mêmes caprices, les mêmes exigences, les mêmes excès dont la féodalité est la source. Regarde le but que vous poursuivez tous et celui auquel aspire le roi de France, et compare. Le roi veut la gran-

deur, la gloire, la puissance du royaume auquel il se trouve uni si intimement qu'il ne fait qu'un avec lui. Vous tous, au contraire, que rêvez-vous et à quoi tendent vos efforts? Chacun songe à agrandir son domaine au préjudice de quelque seigneur rival, et nul ne s'inquiète des destinées du pays; si bien que si le roi d'Angleterre vous garantissait à tous la portion de domaines et de puissance que vous ambitionnez, pas un de vous ne s'opposerait à ce qu'il mit sur sa tête la couronne de France. Tu ne peux nier cela, n'est-ce pas?

Robert ne répondit rien.

— Réfléchis maintenant, reprit Aïssa, et tu découvriras bien vite laquelle des deux causes est appelée à triompher dans la lutte engagée. Le peuple a compris cela, lui, et voilà pourquoi il s'est mis contre vous avec la vieille monarchie française. Il ne reste plus maintenant qu'une question à décider, celle de savoir lequel des deux l'emportera, ou de la race des Valois ou de Charles de Navarre. Quant à moi, j'ai la conviction que ce dernier triomphera, car n'ayant pas le droit pour lui, il devra compter sur l'appui d'Edouard, dont il n'hésitera pas à se reconnaître le vassal en échange de son concours, sauf à manquer plus tard à son serment, suivant sa

coutume. Joins à cet avantage que Charles de Navarre est dans la force de l'âge et de la santé, tandis que son rival le dauphin est un enfant faible et sans énergie, car je ne compte pas son père, que les Anglais retiennent prisonnier et qu'ils ne relâcheront pas de sitôt, je le suppose ; il a de plus la beauté de visage et la séduction de la parole, deux qualités qui exercent toujours un grand prestige sur la foule ; enfin il ne craindra pas de se montrer prodigue de promesses qui achèveront de lui gagner les suffrages du peuple. Et maintenant tu connais toutes les raisons qui m'ont déterminée au parti que je viens de prendre : la certitude du triomphe de la royauté

d'abord, puis de l'élévation au trône de France de Charles de Navarre, qui te conservera, comme au plus dévoué de ses vassaux, tous les domaines dont il te dépouillerait sans peine si tu restais son ennemi.

Robert demeura un instant rêveur; puis, saisissant vivement la main de la Candiote:

— Aïssa, lui dit-il avec feu, je ne suis qu'un soudard aveugle et brutal et je jure désormais de m'incliner toujours devant ton intelligence. Décide donc de moi à l'avenir, dirige à ton gré toutes mes ac-

tions, je suivrai la ligne que ton esprit voudra bien me tracer et je marcherai au but que tu m'indiqueras sans même chercher à pénétrer le secretde tes résolutions. Je pars dès demain pour Evreux, où je ferai à Charles de Navarre la restitution solennelle de tout ce que j'ai conquis sur lui.

— Et moi, reprit Aïssa, moi qui veux prendre aussi un rôle dans cette partie formidable dont la France est l'enjeu, je pars pour Paris où je compte accomplir des choses autrement graves et décisives que toutes celles qui vont se résoudre dans ces contrées.

— Que vas-tu donc faire à Paris, Aïssa?

— Je l'ignore moi-même en ce moment; mais je sens que c'est là que vont se jouer les parties les plus terribles; je suis résolue à y prendre une part considérable, quelques périls qu'il y ait à braver pour cela, et c'est dans la prévision de ces grands événements et du personnage que je me sens appelée à y remplir, que j'ai rendu tout à l'heure la vie et la liberté à Etienne Marcel, le prévôt des marchands, dont le pouvoir est immense sur l'esprit du peuple, et dans lequel je viens de conquérir une nature toute dévouée.

— J'ai bien envie de te suivre à Paris avec ma bande, Aïssa, dit Robert en fixant sur la jeune fille un regard étincelant de passion et d'enthousiasme.

— Plus tard, Robert ; car, à Paris, l'adresse et la ruse sont seules nécessaires en ce moment. En attendant et avant de rien entreprendre, tu as à accomplir ici un autre acte d'une haute importance, car il ne s'agit de rien moins que d'arracher à un ennemi ta fortune et jusqu'à ton nom, et les priviléges de ta naissance dont il veut te dépouiller.

— Que veux-tu dire? s'écria Robert tout stupéfait.

— C'est un mystère qui m'a été livré dans des circonstances terribles, dont il est temps que je te fasse enfin la révélation.

Alors elle lui apprit les secrets qui lui avaient été dévoilés par la comtesse de Fenestrange dans la scène que nous avons précédemment décrite et qui s'était terminée par la mort de la comtesse, mais en lui cachant soigneusement la cause de cette mort et le rôle odieux qu'elle avait joué dans cette circonstance. Robert connut donc du même coup la cause de l'opprobre qui avait si longtemps et si injustement pesé sur sa mère, et la substitution d'un

bâtard à la place d'un fils légitime, perdu volontairement par son père.

— Ainsi Raoul n'est pas mon frère! s'écria Robert. Voilà donc l'explication de la haine que j'ai toujours ressentie pour lui, et contre laquelle je me révoltais intérieurement.

— Et c'est à tort que tu repoussais cette haine, Robert, car Raoul est ton plus dangereux ennemi; car cet homme, que tu as le droit de chasser de Fenestrange comme un misérable imposteur, puisqu'il se pare d'un nom et d'un titre qui ne lui appartiennent pas, cet homme a résolu de te

dépouiller de ta part de patrimoine, à l'aide d'un testament inique arraché par sa ruse infernale à la faiblesse de ton père.

— Tu es sûre de ce que tu dis là, Aïssa?

— J'en suis sûre; et si tu ne te hâtes de mettre obstacle à ses projets, il sera bientôt à l'abri de tes coups, grâce à une alliance qui va accroître le nombre de ses amis et doubler sa force.

— Une alliance! mais il avait juré de n'aimer et de n'avoir jamais d'autre épouse que Diane, qui vit retirée à l'abbaye des Augustines de Rouen depuis le sac du château de Cévoles et la mort de son père.

— C'est-à-dire qu'elle habitait ce couvent il y a quelque temps encore, mais Raoul lui a fait comprendre que cette sainte demeure, dans laquelle il l'avait conduite pour lui inspirer toute confiance dans la pureté de ses intentions, n'offrait plus un abri assez sûr contre les entreprises des routiers ; et il l'a décidée à venir chercher un refuge à Fenestrange même ; et maintenant qu'elle est entre ses mains, maintenant qu'il peut employer la ruse et la force pour lui arracher son consentement, tu le connais assez pour être convaincu qu'elle ne sortira de là que comtesse de Fenestrange.

— Oh ! non, par le nom de mes pères ! il n'en sera pas ainsi, s'écria Robert avec violence. Diane est ma parente, elle n'a plus que moi au monde de défenseur, je ne permettrai pas qu'elle soit violentée et qu'elle devienne la femme d'un misérable bâtard sans nom et sans famille. Avant une heure, un messager partira pour aller prévenir Raoul que j'irai souper chez lui demain soir, et qu'il ait à m'attendre entre dix heures et minuit, et demain, à cette même heure, je l'aurai chassé comme un valet de ce château dans lequel j'ai seul droit de commander, à moins qu'il ne me fasse hautement amende honorable pour le dommage qu'il a voulu me causer, et

qu'il ne renonce devant tous à ses prétentions sur Diane.

Aïssa fixa sur Robert un regard profond, et devint sombre et silencieuse.

— Qu'as-tu donc, Aïssa? lui demanda Robert.

— Rien, répondit la Candiote avec un accent dans lequel on sentait percer une vive amertume; j'admire avec quelle rapidité tu prends feu quand il s'agit du bonheur de cette Diane de Cévoles, dont la beauté, il est vrai, justifie bien cette

ardeur, s'il faut croire tout ce que la renommée proclame sur elle.

Robert prit la main de la Candiote, et la pressant avec force dans les siennes :

— Aïssa, lui dit-il d'une voix pleine de douceur et de tendresse, tu oublies deux choses en ce moment : d'abord l'assurance que je t'ai donnée que les traits de Diane m'étaient complétement inconnus, puisque depuis l'époque où l'on nous fiança, c'est-à-dire depuis notre enfance, je ne l'ai jamais revue ; ensuite le serment solennel que nous avons fait tous les deux

d'écarter sans cesse de notre amour la défiance, la jalousie, enfin tous les sentiments étroits qui absorbent d'habitude les amants vulgaires dont l'existence se passe dans le calme et la monotonie.

— Pardon ! ah ! pardon, mon Robert ! s'écria la jeune fille revenant par un brusque retour à une confiance aveugle et enthousiaste, je me suis laissé aller à une faiblesse indigne, je te jure de n'y plus retomber.

— Chère Aïssa ! murmura Robert en la pressant contre son cœur.

— Et comment pourrais-je craindre de perdre ton amour? reprit la jeune fille, les regards attachés sur ceux de Robert. Chez quelle femme trouverais-tu jamais un dévoûment pareil au mien? Pour toi, mon Robert, j'ai pu contraindre ma nature à se plier aux habitudes les plus contraires, aux instincts même de mon sexe; pour toi, dans l'intérêt de ta gloire et de ton ambition, j'ai rompu mon esprit à des préoccupations qui eussent toujours dû me rester étrangères; j'ai su me faire une âme virile et un cœur d'acier pour t'aplanir la voie difficile et dangereuse dans laquelle tu marches; j'ai foulé aux pieds toutes les timidités, toutes les terreurs, toutes les

délicatesses de la femme pour déjouer les ennemis, pour assurer l'accomplissement de tes projets, pour te rapprocher du but auquel j'ai résolu de te faire atteindre. Et tous ces efforts, tous ces sacrifices, toutes ces abnégations, tout m'a été doux et facile, parce que je t'aimais d'un amour sans égal, d'un amour qui trouvait toute sa joie et toute sa volupté dans le dévoûment. Voila pourquoi, mon Robert, je ne puis jamais douter de la puissance, de l'éternité de ta tendresse.

— Doute plutôt de mon courage, Aïssa, s'écria Robert; crois-moi plutôt capable de pâlir devant un ennemi! Oui, je te le

jure par le Christ et la Vierge, la peur fera trembler mon épée dans ma main avant que ton image s'efface de mon cœur!

— Oh! alors, dit Aïssa, le front rayonnant, alors béni soit Dieu, car ton amour sera éternel.

— Hélas! j'aurai peu de mérite à cela, reprit Robert; tu m'as demandé tout à l'heure où je trouverais jamais tant de dévoûment, et moi j'ajoute : Où pourrais-je jamais trouver tant de beauté, tant de noblesse, tant de charmes et de séductions réunis dans une femme!

— Assez, Robert, assez, dit Aïssa en rougissant sous le regard passionné du jeune homme et en posant gracieusement ses doigts blancs et délicats sur sa bouche pour l'empêcher de continuer.

Robert se tut, en effet, mais pour retenir cette main sur ses lèvres et la couvrir de baisers.

— Partons, Robert, dit enfin Aïssa, rejoignons tes hommes et envoie tout de suite à Raoul le messager qui doit lui annoncer ta visite pour demain soir. Mais qu'il ne puisse se douter surtout de l'objet

de cette visite! Songe aussi à ne négliger aucune des précautions nécessaires avec un ennemi tel que Raoul.

— Sois tranquille. Et une fois justice faite de ce côté, ajouta Robert, moi, je me rends auprès de Charles de Navarre pour lui restituer ses châteaux et lui offrir mes services.

— Qu'il acceptera avec transport, reprit Aïssa. Quant à moi, je me rends sans retard à Paris, et là, ou je me trompe fort, ou cet Étienne Marcel, auquel j'ai sauvé la vie, me viendra puissamment en aide

pour l'exécution des grands projets que j'emporte renfermés là.

Et elle posa son doigt sur son front.

Puis elle s'appuya sur le bras de Robert, et tous deux s'éloignèrent lentement à travers les grands chênes, parmi lesquels ils eurent bientôt disparu.

Une heure après cette scène, Clochepain arrivait en bondissant au milieu de la bande des routiers, au moment même où son oncle Guiscard s'informait de lui avec inquiétude à tous ses compagnons.

— Me voilà, me voilà, petit oncle Guiscard, dit-il en frappant énergiquement sur l'épaule de l'hercule.

— C'est bien, c'est bien, riposta celui-ci en reculant pour se soustraire à cette démonstration amicale; il n'est pas nécessaire de frapper si fort pour annoncer ton arrivée.

— C'est que, voyez-vous, petit oncle, je frappe comme un homme qui annonce à la fois son arrivée et son départ.

— Que veux-tu dire? s'écria Guiscard, dont l'inquiétude reparut subitement.

— Je veux dire, oncle chéri, que j'ai été saisi tout à coup du besoin de revoir les lieux qui m'ont vu naître, et que je vais aller faire un tour du côté de Fenestrange.

— Oh ! par exemple ! en voilà une fantaisie !

— C'est comme cela, répliqua Clochepain avec le plus grand calme.

— Mais, malheureux, comment feras-tu pour vivre dans ce pays, puisqu'il ne s'y trouvait que deux habitations, notre auberge et le château de Fenestrange, et que

j'ai vendu mon auberge à maître Morin, qui doit me la payer quarante écus à Noël, et qui certes ne te fera pas crédit d'un pot de cidre?

— Eh bien, ne reste-t-il pas le château?

— Oui, le château avec Raoul pour propriétaire, Raoul qui t'exècre et te fera fustiger jusqu'au sang, à moins qu'il ne préfère te faire pendre. Voilà l'hospitalité sur laquelle tu peux compter.

— Vous croyez, cher oncle, répliqua Clochepain en regardant Guiscard avec

une expression pleine de finesse ; allons, je vois que vous ne connaissez guère votre neveu et que vous ne savez pas encore tout ce qu'il a dans son sac. Mais je n'ai pas le temps de m'amuser ; adieu, je pars à l'instant même pour arriver avant la nuit, car le ciel est tout gris, et, si je ne me trompe, les chemins seront couverts de neige d'ici quelques heures.

Il dit adieu à son oncle, qui essuya une larme du revers de sa main large et velue, et lui ayant promis de revenir bientôt, il partit en chantant.

CHAPITRE ONZIÈME

XI

La neige.

Le jour était sombre, une neige épaisse obscurcissait l'air et couvrait le sol, qui disparaissait de toutes parts sous un immense linceul. Dans une vaste plaine semée de bois, coupée de ravins, traversée

par une rivière dont les bords étaient pittoresquement décorés d'une belle ligne de roches hautes et luisantes, une femme marchait péniblement, s'arrêtant de temps à autre pour se reposer ou pour chercher à distinguer la trace d'un sentier dans la nappe blanche et uniforme qui s'étendait à l'infini devant ses yeux. Un moment elle parut plongée dans une perplexité extrême, jetant des regards inquiets vers tous les points de l'horizon, et hésitant sur la direction qu'elle allait prendre. A sa droite, la plaine s'étalait au loin, unie comme une table de marbre ; à sa gauche et à une lieue environ s'élevait un château sombre, tout hérissé de saillies, de

tours, de meurtrières et défendu encore par la montagne abrupte et rugueuse qu'il fallait gravir pour arriver jusqu'à l'enceinte crénelée qui l'enveloppait d'un formidable rempart. En face d'elle, enfin, et séparées du château par une vallée étroite et profonde, se dressaient plusieurs masses de roches enchassées l'une dans l'autre de la façon la plus bizarre et la plus fantastique, et dominées par un rocher taillé naturellement en forme de pont. Au-dessous de ce rocher se dessinait vaguement la gueule béante de quelque horrible gouffre, et de tous côtés, au sommet et sur les deux versants, jaillissaient de grands pins dont le vert sombre et les longues

branches affaissées sous la neige qui les chargeait, ajoutaient encore à l'horreur du paysage. Mais à travers les flocons qui tombaient toujours de plus en plus épais, tous ces tableaux apparaissaient indécis et ébauchés à l'œil comme ces brouillards dans lesquels le voyageur trompé voit des édifices de marbre ou de granit, et que dissipe un rayon de soleil.

— Est-ce le château? est-ce bien là la roche que je cherche? murmura la femme en secouant la neige qui s'était amoncelée sur son manteau.

Comme elle se posait cette question,

elle entendit, à sa grande surprise, une voix retentir tout à coup à quelques pas :

— Holà ! bonne femme, holà ! attendez-moi donc, lui criait la voix dont les sons aigus parurent frapper son attention.

Et au bout d'un instant un petit jeune homme arrivait à ses côtés.

— Comment, c'est toi, Clochepain ! s'écria la femme.

— La Maugrabine ! s'écria à son tour Clochepain stupéfait d'une telle rencontre.

— Comment se fait-il que je te trouve dans ce pays? lui demanda Zarita.

— Moi, c'est tout simple, puisque ce pays est le mien; mais vous, comment diable y êtes-vous, et surtout par un temps pareil? Voilà qui est beaucoup plus surprenant.

— Une affaire sérieuse m'amène, répondit gravement la Maugrabine; mais puisque tu connais cette contrée, tu pourras me dire comment on nomme ce château que tu vois là-bas, à notre gauche, et cet amas de roches entassées l'une sur l'autre parmi les grands pins que tu aperçois en face de nous?

— Ce vieux château, si noir et si effrayant, repondit Clochepain, est le château de Fenestrange, dont vous avez sans doute entendu parler; et quant à cet amas de roches, cela s'appelle dans le pays la *Roche-Sanglante.*

— Ah! c'est là la Roche-Sanglante?

— On la nomme ainsi à cause d'une histoire sinistre, une espèce de légende...

— Je la connais, interrompit Zarita.

— Suivez-vous le même chemin que

moi? demanda Clochepain ; je vais à Fenestrange.

— Et moi à la Roche-Sanglante.

— A merveille, nous ferons une lieue ensemble.

— Hâtons-nous donc, car la nuit commence à venir, et, avec cette neige, elle sera complète avant deux heures.

Ils se remirent en marche et hâtèrent le pas, autant que le permettait un terrain inégal et couvert d'un pied de neige.

Au bout d'un instant, Zarita adressa la parole à Clochepain.

— On m'a dit que je trouverais une auberge aux environs de la Roche-Sanglante, lui dit-elle ; est-ce vrai ?

— Je le crois bien, s'écria Clochepain, et une fameuse auberge ! Je puis en parler mieux que personne, moi qui l'ai tenue jadis avec mon oncle Guiscard.

— Qu'elle soit bonne ou mauvaise, peu m'importe, pourvu que j'y trouve un abri.

— Si votre ambition se borne là, vous serez satisfaite ; mais si vous aviez des intentions de bonne chère et de ripaille, je me ferais un devoir de vous mettre sur vos gardes ; car, par les cornes du diable ! comme dit mon oncle Guiscard, vous me plaisez beaucoup. Vous avez dans les yeux quelque chose qui n'annonce pas une femme ordinaire, et je suis sûr que si vous aviez à vous plaindre sérieusement d'un homme vous sauriez bien vous venger. Eh bien ! moi, j'aime cela.

— La vengeance ! tu comprends donc déjà cette passion ? dit la Maugrabine en jetant un regard curieux sur Clochepain.

— Oh ! oui, je la comprends ! répliqua vivement celui-ci.

— Qui sait ! si tu haïssais un homme, tu serais capable de le tuer peut-être, dit la Maugrabine d'un ton un peu railleur.

— Oh ! que non pas ! s'écria Clochepain ; tuer, c'est trop simple, trop vite fait. En fait de vengeance, voyez-vous, j'ai une idée fixe, un petit moyen de prédilection, que j'ai toujours caressé au fond de mon cœur et que je serais heureux de mettre un jour en pratique.

— Et ce moyen?

— Je vais vous le dire. Si j'avais quelque haine profonde à assouvir, et surtout si cette haine s'adressait à un homme noble, porteur d'un grand nom, je me ferais l'instrument dévoué de cet homme; je lui rendrais tous les services qui pourraient le compromettre; enfin, je ferais tous mes efforts pour mettre à sa portée quelque crime bien éclatant, et lui fournir l'occasion de donner de l'ouvrage au bourreau : voilà mon plan, il est fort simple.

— Et il annonce d'heureuses disposi-

tions. Sais-tu une chose? C'est qu'avec de pareils instincts il pourrait bien t'arriver un jour de monter toi-même sur l'échafaud.

— Je l'espère bien, dit Clochepain.

— Que veux-tu dire?

— Je m'entends.

Il y eut un long silence : Clochepain soufflait dans ses doigts et ramenait sur ses oreilles la casaque qui l'enveloppait. Quant à la Maugrabine, le visage décou-

vert, l'air aussi calme et aussi tranquille que si elle eût été assise dans son laboratoire, elle paraissait insensible au froid.

— Clochepain, dit-elle tout à coup, tu connais donc cette famille de Fenestrange?

— Mieux que ma propre famille, répondit Clochepain ; car, en fait de père et de mère, je n'ai jamais connu que mon oncle Guiscard, qui m'a tenu lieu de l'un et de l'autre, et auquel je dois rendre cette justice de reconnaître que s'il était

un peu prodigue de coups, il se montrait, en revanche, très avare de caresses ; de sorte que je n'aurai jamais à lui reprocher de m'avoir gâté.

— Tu connais sans doute mademoiselle Diane de Cévoles, leur parente ?

— Je l'ai rencontrée quelquefois dans la campagne, et je puis vous assurer que c'est la plus belle personne qu'on puisse voir.

— Mais, n'ai-je pas entendu dire que le château de Cévoles avait été pillé, il y a

quelques mois, par les routiers d'Eustache d'Auberticourt.

— C'est la vérité pure, les brigands ont tout pillé et tout détruit, et de plus ils ont occis le baron de Cévoles.

— Mais Diane a été sauvée, dit-on, par son cousin, Raoul de Fenestrange, et conduite par lui au couvent des Augustines de Rouen.

— Oui, mais il y a huit jours, messire Raoul a tout à coup changé d'avis, et, sous prétexte que les routiers inondaient

le pays, il a retiré mademoiselle Diane du couvent et l'a amenée là, dans le château de Fenestrange.

— Ah! dit la Maugrabine...

Elle ajouta au bout d'un instant :

— Et quel homme est-ce que ce Raoul de Fenestrange? Quelle réputation a-t-il dans la contrée?

— Oh! dit Clochepain, les opinions sont très partagées sur son compte.

— Mais toi, que penses-tu de lui?

— Quant à moi, répondit Clochepain d'un air de componction, je n'ose point en parler; il a eu autrefois un petit tort à mon égard, et je craindrais de dire de lui plus de mal qu'il n'en mérite.

En causant ainsi, ils étaient arrivés en face du château.

Clochepain le montra à la Maugrabine en lui disant :

— Voici ce fameux château de Fenes-

trange ; je vous engagerais bien à aller y demander l'hospitalité, mais je crois que l'auberge vaut mieux ; le pis qui puisse vous arriver là, c'est un mauvais gîte et l'absence complète de nourriture, tandis que messire Raoul vous ferait probablement chasser à coups de fouet par ses valets. Or, je ne pense pas que vous ayez quelque goût pour ce genre d'hospitalité.

La Maugrabine garda le silence et ne parut même pas avoir entendu les paroles de Clochepain ; les yeux tournés du côté de Fenestrange, ses traits exprimaient une vive curiosité.

— Vous admirez le château, lui dit Clochepain ; le fait est qu'il est aussi solide que la montagne sur laquelle on l'a bâti.

— Non, répondit Zarita, ce n'est pas le château que je regarde, mais cet homme qui descend la montagne et dont l'aspect étrange m'a vivement frappée.

Clochepain porta ses regards dans la direction de Fenestrange et aperçut le personnage dont parlait la Maugrabine.

C'était un homme d'une taille moyenne,

mais dont la souplesse et l'élégance se trahissaient sous les vêtements misérables qui le couvraient. Il avait de longs cheveux, qui retombaient en boucles naturelles autour de son cou, mais dont une couche de neige empêchait de distinguer la couleur. Sa tournure libre et dégagée, sa pose fière et hardie sans forfanterie, quelque chose à la fois de rêveur, d'insouciant et d'altier dans le port de la tête, tout annonçait en lui un homme jeune et d'une nature élevée, et l'on s'étonnait, sans le connaître, de le voir vêtu d'habits tout dentelés de lambeaux. Insensible et appuyé sur un long bâton qu'il tenait à la main, il regardait d'un d'un air curieux tout le paysage qui l'en

vironnait et ne songeait même pas à secouer la neige qui fouettait son cou nu et couvrait ses longs cheveux et ses moustaches. Enfin, ce contraste de misère et de fierté, de dénûment profond et de complète insouciance, cet air de rêverie et de nonchalance dans le froid et la neige, à l'approche de la nuit, au milieu d'une montagne qui ne lui offrait aucun abri pour le garantir, tout dans cet étrange individu était de nature à saisir l'imagination.

— Singulier personnage ! murmura la Maugrabine.

— Et d'autant plus singulier, murmura Clochepain, que tout son air et toute sa tournure me rappellent un homme...

Il s'arrêta tout court.

— Lequel? demanda Zarita.

— Oh! dit Clochepain, un homme dont le costume n'avait aucun rapport avec celui-là, et que je n'ai jamais vu que vêtu d'habits magnifiques. Mais, quant à la pose et aux manières, c'est à s'y méprendre.

— Ne remarques-tu pas, reprit Zarita,

que non-seulement ses habits sont misérables, mais que leur forme est étrangère?

— Oui, oui, dit Clochepain, ces habits-là ne sont ni français ni anglais ; ils viennent d'un autre pays.

En ce moment, le voyageur, après avoir jeté un dernier regard autour de lui, se mit à descendre la montagne, mais lentement, et en s'arrêtant de temps à autre, comme s'il se fût promené parmi la verdure et les fleurs.

— Allons, dit tout à coup Clochepain, je sens que je commence à geler par les pieds ; je me sauve. Bonsoir, Maugrabine !

— Ne m'as-tu pas dit que tu allais à Fenestrange ?

— Oui.

— Quel chemin prends-tu donc

— Je vais à Fenestrange par ce joli

bois au milieu duquel se trouve un petit chemin souterrain, où d'autres que moi seraient fort embarrassés de passer.

— Et l'auberge, où la trouverai-je ?

— Tenez, voyez-vous là-bas cette fumée bleuâtre qui a l'air de sortir d'une fente de rocher ? C'est là.

— Merci. Et tu dis que la Roche-Sanglante est cet entassement de roches qui

se hérissent là-bas, au delà de cette vallée?

— C'est là; mais que diable allez-vous faire à la Roche-Sanglante, un endroit qui a si mauvaise renommée et que tout le monde fuit comme si la peste y était?

— Il pousse sur ces roches des herbes qu'on ne trouve nulle part ailleurs, et que j'irai cueillir à minuit.

— A minuit! Eh bien! je ne vous

proposerai pas de vous y accompagner. Adieu.

Il partit et disparut bientôt dans un taillis d'arbustes.

Avant de s'éloigner, la Maugrabine chercha encore du regard l'étrange personnage qui avait si vivement excité sa curiosité. Parvenu au bas de la montagne, il s'y était arrêté, et, la tête inclinée sur la poitrine, il paraissait plongé dans une rêverie profonde. Fixée là par un inexplicable intérêt, Zarita le regarda

longtemps, curieuse de voir quel parti il allait prendre et de quel côté il allait diriger ses pas. Mais il demeura tout ce temps aussi immobile que s'il eût été de marbre. Alors la Maugrabine se détourna brusquement et se mit à marcher d'un pas rapide vers l'auberge que lui avait indiquée Clochepain.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

Des chapitres du troisième volume.

—

Pages

DEUXIÈME PARTIE.
(Suite)

La Roche sanglante (suite).

CHAP. IV. Le rendez-vous. 3
— V. Les petits talents de maître Yvain. . 45
— VI. Le pacte 99
— VII. Le fanal de Maugrabine. 151
— VIII Zarita et sa fille. 187
— IX. Rencontre imprévue. 223
— X. Projets et serments 257
— XI. La neige. 280

Fin de la table du troisième volume.

Fontainebleau. — Imp. de E. Jacquin.